



Lettres québécoises Page D 3
Le feuilleton Page D 5



François Morelli Page D 9
Grille télé du week-end Page D 11
Formes Page D 12

LIVRES

Nicole Lavigne

**Du rêve
à la réalité**
*Écrire un roman
qui soit aux confins
et à la rencontre
de deux univers:
Montréal et Moscou*

MARIE-ANDRÉE
CHOUINARD
LE DEVOIR

Fiction ou réalité? Combien de romans franchissent la fine barrière qui existe entre ces deux univers... Cette fois, le prétexte est enrobé d'originalité: Antoine, traducteur littéraire spécialiste de la langue russe et de son alphabet cyrillique, se surprend tout à coup à revêtir la peau des personnages dont il traduit les pensées et l'action.

«Il ne pouvait dire comment c'était arrivé. On l'avait propulsé dans un tourbillon vertigineux qui bousculait l'ordre rassérénant du quotidien, écrit Nicole Lavigne dans *Moscou la nuit*, son tout dernier roman. Tout à coup, Antoine [...] s'enfonçait dans ce décor de théâtre où se chevauchent trois siècles d'architecture: vieux style russe, classicisme européen et fadeur communiste. [...] Traversait-il un rêve ou était-il réellement à Saint-Petersbourg?»

Histoire toute simple et rocambolesque à la fois. Un soupçon de vie trépidante saupoudré sur le quotidien ennuyeux et stagnant d'Antoine, traducteur littéraire tout à coup emporté par les chapitres de *Moscou la nuit*, manuscrit de l'écrivain russe Chouchkevitch qu'il fait passer des subtilités du russe à celles du français. Des rues de Montréal, où la routine a teinté ses journées de gris, jusqu'à Saint-Petersbourg et Moscou, Antoine devient Alexis, le héros du roman russe, qui rêve d'une révolution pour une Russie dont le cœur balance entre les résidus communistes et un capitalisme embryonnaire.

Le prétexte du traducteur

Elle-même passionnée par la Russie, sa langue, ses gens, son pouls politique, Nicole Lavigne a emprunté le prétexte du traducteur littéraire pour naviguer entre fiction et réalité. Un personnage réel, Antoine, et puis un héros fictif, Alexis, tout à coup emboîtés l'un dans l'autre par un caprice d'auteur.

Incapable au tout début de son travail d'atteindre l'état de grâce qui lui permet de traduire, Antoine songe à ce qui pourrait l'aider à poursuivre. «Pour y arriver, il devait se mettre en état de réceptivité, comme si l'histoire et les personnages sortaient de son imaginaire encore tiède pour s'ébrouer dans la zone délimitée par l'écran cathodique.»

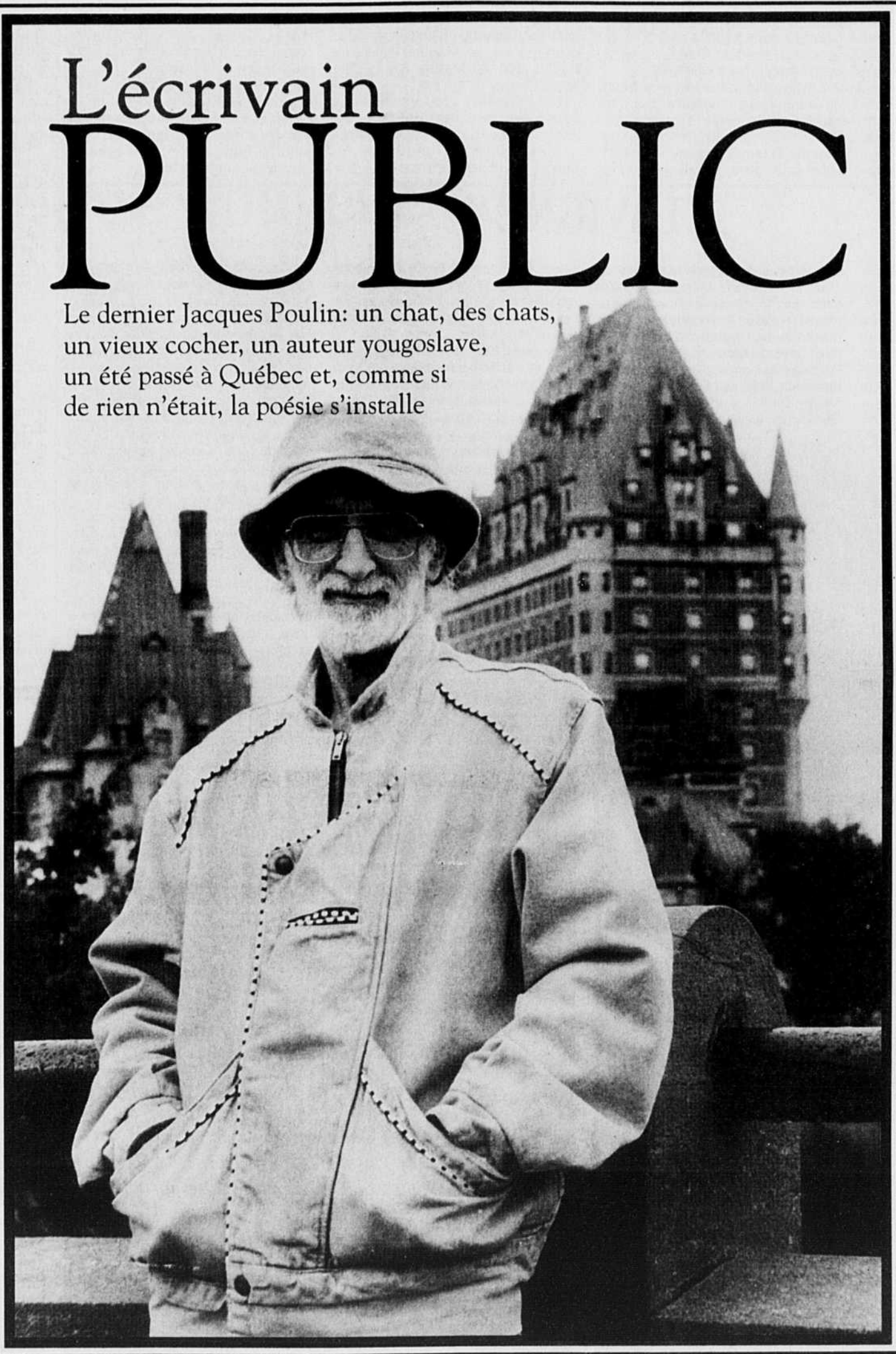
Mme Lavigne, rédactrice à la salle de nouvelles pour la télévision de Radio-Canada, signe ici son troisième roman. Ce sont des lectures attentives et passionnées d'auteurs russes, anciens et modernes, mariées à deux séjours en Russie qui lui ont fourni les outils nécessaires pour la conception de *Moscou la nuit*.

L'écrivaine s'est fortement inspirée d'auteurs russes, tels le romancier et dramaturge Nicolas Vassilievitch Gogol, maître du mariage du rêve et de la réalité dans nombre de ses écrits.

VOIR PAGE D 2: LAVIGNE

L'écrivain PUBLIC

Le dernier Jacques Poulin: un chat, des chats, un vieux cocher, un auteur yougoslave, un été passé à Québec et, comme si de rien n'était, la poésie s'installe



MARC-ANDRÉ GRENIER

CHRISTIAN RIOUX
CORRESPONDANT
DU DEVOIR À PARIS

Jacques Poulin est en quelque sorte, à Paris, un voisin. Nous nous croisons parfois devant la boulangerie où il aime acheter du pain de blé entier. A moins que ce ne soit au sud de la place de la Nation. Un quartier neutre, populaire, sans monuments ni touristes, pas très loin des portes extérieures mais à cinq minutes du centre-ville.

Bref, un quartier qui correspond bien à

l'être discret et réservé qu'est Jacques Poulin.

Lorsqu'on rencontre un voisin on ne commence pas par l'interroger sur le sort de l'univers et de la littérature contemporaine. On lui parle d'abord de l'épicerie du coin, des gens du quartier, des enfants qui courent dans la rue et de cette grisaille parisienne qu'on échangerait contre toutes les tempêtes de neige du monde. Un peu comme s'écoule la vie dans les romans de Poulin où des gens simples vivent des histoires simples.

Le dernier livre de Jacques Poulin s'est appelé tour à tour *Petite Musique pour la première neige*, *L'Arbre à chats*, pour finalement

s'intituler *Chat sauvage*. Ce «faux roman policier» est une de ces histoires banales dont Poulin a le secret mais qui restent pourtant gravées dans notre mémoire longtemps après leur lecture.

L'idée est née il y a quatre ans à deux pas de chez lui, avenue du Docteur Netter, une rue coincée entre deux hôpitaux et le cours de Vincennes. Un jour, Poulin y découvre une plaque affichant: «Écrivain public», une expression qu'il avait déjà notée dans une annonce classée.

VOIR PAGE D 2: POULIN



Rose
Ausländer
(1901-1988)

*Des contrées
de fumée noire*

LIBERTÉ
235

février 1998
140 pages 6\$

En vente partout où on aime les livres

LIVRES

LA VIE LITTÉRAIRE

Plagiats

En France, relate le quotidien *Le Monde* dans l'une de ses éditions de la semaine, l'heure est au plagiat. Dans le monde de l'édition, à qui la faute? L'auteur, l'éditeur ou encore tous ceux-là qui travaillent dans l'ombre et derrière lesquels l'écrivain se cache?

MARIE-ANDRÉE
CHOUNARD
LE DEVOIR

C'est dans *Le Monde* de ce mardi que ce savoureux dossier a été publié. Ouvrant sur la soudaine prolifération de cas de plagiat, le quotidien s'interroge ensuite sur les causes étranges d'une telle situation: [On en vient à se demander si] les éditeurs ne seraient pas victimes d'un système qu'ils ont contribué à mettre en place: la multiplication de collaborateurs œuvrant pour des personnalités dont l'emploi du temps ne leur permet pas d'effectuer eux-mêmes le travail de recherche.

En l'espace de peu de temps, l'écrivaine Marie Darrieussecq (*Naissance des fantômes*) est accusée de plagiat par la romancière Marie Ndiaye, Mgr Jacques Gaillot (*La Dernière Tentation*)

pointé du doigt pour les mêmes raisons par l'universitaire Paul Ariès, sans compter la célèbre affaire Calixthe Beyala, auteure accusée pour son roman *Les Honneurs perdus* d'avoir emprunté à Howard Buten et à Ben Okri.

Dans le cas Gaillot, l'accusé — qui a conclu l'affaire en retirant de la vente son ouvrage — a plaidé l'abus de confiance, précisant que l'éditeur avait mis à sa disposition une équipe de «gens compétents» pour l'aider à avancer la tâche. Des collaborateurs auront donc allégrement plagié en omettant de signaler cette paresse intellectuelle au signataire de l'écrit. Mais, poursuit *Le Monde*, n'oublions pas que cette disqualification cache *l'aveu implicite, de la part du signataire, de n'être pas — du moins partiellement — l'auteur de son livre*, précisant au passage que nombre de ces accusations concernent des personnalités publiques (l'ancien ministre Jack Lang par exemple) soupçonnées d'avoir peu de temps pour la rédaction de bouquins. L'auteur était-il véritablement l'auteur ou y a-t-il imposture?

Éditeurs victimes d'un système qu'ils auraient eux-mêmes contribué à instaurer, en élevant au rang d'écrivains des personnalités forcées — par manque de temps ou autre — de faire appel à des documentalistes dont on

ne peut vérifier les sources?

Interrogé à ce sujet, l'avocat Emmanuel Pierrat, spécialiste du droit d'auteur, estime qu'il n'y a pas plus de ces histoires d'emprunt, légitime ou non, mais qu'elles sont sans nul doute doublement étalées au grand jour. «Ce qui s'est vraiment développé, c'est le droit de la presse: diffamation, injure, droit à l'image, atteinte à la vie privée... C'est là qu'est la véritable explosion.»

Il n'y a pas que la France que ce genre d'affaire intéresse. Chez nous, dans une veine similaire, qu'on pense seulement à l'écrivain Pierre Turgeon, poursuivi pour avoir livré dans un manuscrit sur le fondateur de Rénodépôt des parcelles d'histoire qui porteraient atteinte à la réputation des descendants. Où établir la limite? Même si ici il n'est pas à proprement parler question de plagiat, on accuse tout de même un auteur d'avoir emprunté des portions d'histoire pour composer son écrit. Rappelons l'affaire Caillou, qui a valsé elle aussi devant les tribunaux, où une illustratrice et une éditrice se disputent la paternité d'un petit bonhomme à la bouille sympathique.

Chose certaine, relate conclut *Le Monde*, le barbouillage médiatique orchestre autour de certaines histoires — des célébrités, politiques ou autres, soudainement attirées par

l'écriture, et fortement soupçonnées par la critique d'avoir confié à des collaborateurs de l'ombre la quasi totalité de la tâche livresque — fait son petit bonhomme de chemin dans la tête des lecteurs, et les fait douter du talent authentique du signataire.

L'Académie des lettres agrandit son cercle

Deux nouveaux membres viennent tout juste de faire leur entrée dans le cercle intime de l'Académie des lettres du Québec: ayant tous deux fait leurs armes dans le monde de la littérature, Monique LaRue et Réginald Martel pourront désormais ajouter le titre d'académiciens à tous les fleurons qu'ils ont déjà reçus. La romancière et essayiste Monique LaRue enseigne la littérature, a longtemps prêté sa plume à la critique littéraire au *Devoir*, et est l'auteure de *Copies conformes* (Grand Prix du livre de Montréal 1990), de *La Démarche du crabe* et de *La Cohorte fictive*, entre autres ouvrages. Autre personnage connu dans l'univers littéraire, Réginald Martel est critique et chroniqueur littéraire au quotidien *La Presse* depuis 1968. En 1994, il a publié *Le Premier lecteur. Chroniques du roman québécois*. Avec ces deux nouvelles nominations, 34 des 36 sièges de l'Académie sont comblés.

LAVIGNE

SUITE DE LA PAGE D 1

«Gogol a souvent fait cela, prendre des personnages frustrés et les faire sortir des limites imposées par l'époque grâce à l'imaginaire romanesque, explique l'auteur. Dans *Le Manteau*, un petit fonctionnaire minable ressent tout à coup le désir de se procurer une nouvelle pelisse et voit son univers s'effondrer le jour où on

lui vole son rêve, son nouveau manteau.»

Lui-même frustré au départ par les limites que lui impose la traduction, Antoine s'évade de ses contraintes en se retrouvant tout à coup là-bas, dans l'atmosphère chargée des rues de Saint-Petersbourg. Son tout dernier séjour en Russie en 1991, alors que le pays était encore sous la gouverne de Mikhaïl Gorbatchev, a laissé Nicole Lavigne en-

core tout ahurie. «Ca m'a fascinée de voir que des gens ont tellement cru à une certaine idéologie que l'on en retrouve des traces imprégnées jusque dans l'architecture et l'art des villes.»

Le coup d'Etat des conservateurs, en 1991, se retrouve dans *Moscou la nuit*, où un groupe de généraux prend le pouvoir. «Camarades prolétaires, l'heure est au choix douloureux. Nous avons examiné la situation: la Russie court à sa perte. [...] nous vous annonçons aujourd'hui que vos tourments achèvent. Finies l'errance politique et la libéralisation des prix. Fini l'éparpillement du pouvoir. [...] Camarades prolétaires, dans quelques années, nous verrons l'homme nouveau apparaître enfin, tel que l'a prédit Lénine.»

Alertée par la situation politique très précaire qui prévaut en Russie actuellement — «La Russie est très bien résumée,

explique Nicole Lavigne, par cette boutade que j'ai souvent entendue et qui résume le sens de l'humour très particulier des Russes: "Tout ce qu'on a dit des bienfaits du communisme était faux, et tout ce qu'on dit des malheurs du capitalisme est vrai." Ils ont le pire des deux mondes.» —, l'écrivaine s'est amusée à goûter la philosophie russe, valsant de l'imaginaire politique emprunté à la réalité aux affres du quotidien elles-mêmes voisines du rêve. «Certains auteurs russes m'ont charmée par leur façon adroite de décrire un monde absurde mais de façon tellement réaliste qu'on y croit.»

Même si la langue russe lui cache encore bien des secrets, Nicole Lavigne la manie suffisamment bien pour avoir dissimulé dans le roman quelques-unes des subtilités qui y sont reliées, souci évident de «traduire» ici les réalités du traducteur littéraire. Des subtilités si fines, toutefois, que seuls les lecteurs avertis — et très avertis — y verront autre chose qu'une erreur de l'auteur ou de l'éditeur: d'une page à l'autre, en effet, un personnage féminin est tantôt Tania, tantôt Tatiana, ce qui n'est pas une méprise mais correspond plutôt aux caprices du russe, qui commande un petit nom plus intime en certains moments et un autre plus formel pour d'autres instants.

MOSCOU LA NUIT

Nicole Lavigne
Les Éditions des Intouchables,
Montréal, 1998, 197 pages

Commandez
vos livres
chez
Renaud-Bray

Nous expédions partout au Québec
poste ou messagerie.

Montréal : 342-2815

Extérieur : 1-888-746-2283

E-mail : sad@renaud-bray.com

RENCONTRES

Olivieri

La langue au Québec

objet d'un débat sans cesse réitéré

Les Québécois entretiennent-ils un rapport particulier à leur langue? Quelle est cette langue que nous parlons? La langue québécoise porte-t-elle les marques de l'inculture?

Pourquoi ce débat suscite-t-il tant de passion?

Participants

Chantal Bouchard

LA LANGUE ET LE NOMBRIL

Histoire d'une obsession québécoise

Éditions Fides

Diane Lamonde

LE MAQUIGNON ET SON JOUAL

L'aménagement du français québécois

LIBER

Gilles Pellerin

RÉCITS D'UNE PASSION

Florilège du français au Québec

L'Instant même

Animatrice

Pascale Navarro

le mardi 17 mars 1998

à 18 heures

à la LIBRAIRIE **Olivieri**

5200, av. Gatineau

métro Côte-des-Neiges

A l'occasion de la parution récente de trois ouvrages sur la langue au Québec, les auteurs discuteront de ces questions. Pour Chantal Bouchard la question linguistique prend au Québec les allures d'une véritable obsession, Diane Lamonde montre que céder à l'illusion d'une langue québécoise c'est aussi se couper d'un héritage culturel et Gilles Pellerin en amenant la langue sur le terrain du plaisir soutient que le français d'Amérique est notre porte d'accès à l'imaginaire.

Réservation obligatoire
•739-3639

POULIN

Comme si de rien n'était

SUITE DE LA PAGE D 1

Le héros du dernier roman de Poulin est donc un écrivain public de 50 ans qui rédige à la demande curriculum vitae, mots de condoléances et lettres d'amour. Mais, comme Poulin, Jack s'amuse à semer de petits éclats de soleil dans la vie de ses clients. Ces perles, ce sont de courtes citations qu'il recopie minutieusement dans la correspondance d'Eluard, de Kafka, de Tchekhov ou d'Arthur Buies. Il les glisse subrepticement dans une demande d'emploi ou une lettre de félicitation.

La poésie comme si de rien n'était. Ce pourrait être une définition de l'art de Poulin.

«Je cherchais un métier qui serait celui d'un écrivain déguisé. Je suis parti avec cette idée: l'écrivain public a terminé sa journée de travail lorsque il entend du bruit dans la salle d'attente. En écrivant, je ne savais pas qui il découvrirait derrière la porte.»

C'était il y a quatre ans. Le lendemain, il invente le personnage du vieux cocher qui promène les touristes dans la vieille ville. Un vieux plein de mystères qui ressemble au père de Jack et prétend envoyer des lettres à sa femme, alors qu'au fond il dialogue avec la mort.

Pour se donner un modèle, Poulin a découpé dans le cahier littéraire du *Monde* la photo d'un vieil écrivain yougoslave. Elle est toujours collée au mur, à côté du frigo. «C'est venu petit à petit. Vous savez, moi je ne vois jamais rares moments, où j'ai des éclairs. Comme une percée...» Il note alors ces bouts de phrases soigneusement dans un carnet de papier kraft.

Pour se documenter, Poulin a passé tout un été à Québec, rue Saint-Denis dans l'appartement de la comédienne Marie Gignac, en tournée en Italie. Son premier brouillon en main, il a soigneusement arpenté les rues de la vieille ville et vérifié chaque détail. Dans le grand miroir de son minuscule studio, il y a une photo de la maison où se déroule l'intrigue.

Est-ce un hasard? Le dernier roman de Jacques Poulin emprunte les accents d'une peinture sociale. Cela va d'un éloge à peine voilé de René Lévesque («qui avait fait naître dans l'âme des Québécois, un espoir plus vivace que tous les printemps du monde»), à l'omniprésence des chômeurs et des sans-abri qui logent dans la camionnette et l'appartement des personnages principaux. Les hôpitaux aussi sont comme par hasard bondés et manquent d'infirmières. On trouve même un humoriste du Festival Juste pour rire qui rédige... des discours de ministre.

N'avez crainte, Poulin ne s'est pas transformé en sociologue de service. Loin de là. C'est comme si tout cela s'était fait à son insu, dit-il. «Avant, je n'avais pas l'habitude de parler de ces questions. C'est peut-être la distance. Quand on s'éloigne on se trouve à sentir plus ses racines. Parce qu'on tire dessus tout simplement.»

L'art littéraire selon Poulin

Par petites touches discrètes, comme en filigrane, *Chat sauvage* brosse aussi à sa façon sorte une sorte d'art littéraire à la Poulin. Les allusions à la littérature sont nombreuses, des livres que lit la serveuse du Relais de la place d'Armes aux noms qui parsèment le roman: Carver, Chandler, Ri-

chard Ford, Hemingway, Gabrielle Roy. Des auteurs, pour la plupart américains, partisans d'une forme simple qu'affectionne particulièrement Poulin.

«Je n'accroche pas beaucoup aux auteurs français. Ils ne parlent pas de choses qui m'intéressent. Peut-être parce qu'ils sont trop abstraits et considèrent le roman comme une sorte de divertissement intellectuel. Pour moi, un romancier, c'est quelqu'un qui raconte une histoire, pas celui qui illustre une idée. Chez moi, les idées viennent en cour de route. (...) Ma méthode est beaucoup plus insécurisante.»

Poulin ne défend pas pour autant la sécheresse absolue. «Carver disait qu'il fallait éviter tout effet de style, au risque de se faire ennuyeux. Moi, je ne veux pas aller jusque-là. (...) Je trouve que sans être distrait par l'écriture, il faut que ce soit agréable à lire.»

Poulin fait d'ailleurs dire à l'un de ses personnages («l'écrivain le plus populaire de Québec») une phrase de Flaubert: «Le style est à lui tout seul une manière absolue de voir les choses.» Une affirmation qu'il n'est pas sûr de partager. «Moi, je serais incapable de commencer un livre à partir du style», dit-il même s'il considère que «c'est parce qu'on a trouvé un ton spécial que ça prend parfois une direction particulière».

Poulin a toujours préféré faire parler les choses plutôt que les êtres. Tout plutôt que le «détestable monologue intérieur». Dans *Chat sauvage*, ce sont souvent les chats qui parlent à la place de l'auteur, comme lorsqu'à la fin, Petite Mine glisse «sur une pente glacée», au moment même où Jack quitte pour toujours le lit de sa maîtresse.

Les chats sont d'ailleurs partout dans ce roman qui s'était longtemps intitulé *L'Arbre à chat*. Cet arbre, c'est celui où s'installent les chats de la maison. Il illustre, dit l'auteur, «l'importance du rôle féminin symbolisé par la chatte au sommet de l'arbre».

Ces temps-ci, Jacques Poulin s'intéresse aussi aux ordinateurs. Il en a d'ailleurs glissé un peu partout dans *Chat sauvage*. Converti de la dernière heure, il a fait toutes les corrections du livre sur son nouveau PowerBook. Mais son prochain roman pourrait en parler encore plus. «Mes livres sont toujours dans le livre d'avant», dit-il. Un savant professeur de l'université de Sherbrooke, Pierre Hébert, a même tenté de démontrer que toute son œuvre était contenue en germe dans son premier roman: *Mon cheval pour un royaume*. Un livre que Poulin considère, en passant, comme un échec.

Sur sa table de travail, qui sert aussi de table à manger, traîne l'ébauche d'une histoire mettant en scène un ordinateur plutôt original. Imaginez, il rouspète et engueule son propriétaire.

«Ça existe déjà dans les voitures, dit-il. [...] Le poète Forlinghetti disait récemment que l'ordinateur était la dernière phase de la révolution industrielle et que la prochaine génération se révolterait contre l'inhumanité des machines.»

Mais tout cela ne donnera peut-être rien, se ravise Poulin qui ne veut pas en dire plus. Rendez-vous dans trois ou quatre ans.

«Vous savez, moi, je suis le contraire d'un écrivain public!»

CHAT SAUVAGE

Jacques Poulin, Leméac/Actes sud
Montréal/Arles, 1998, 189 pages

XYZ éditeur



«Se projeter dans l'écriture, c'est donner naissance à d'inattendus moi fictifs. Régine Robin, dans *Le Golem de l'écriture*, montre avec beaucoup d'intelligence que l'écriture juive contemporaine s'élabore et se construit sur cette diffraction du moi qui constitue une des marques du postmodernisme.»

Régine Robin
Le Golem de l'écriture
De l'autofiction au Cybersoi
304 p. • 27,95 \$

XYZ éditeur

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone : 525.21.70 • Télécopieur : 525.75.37

Daniel Poliquin

L'Homme de paille

«Un livre réjouissant, plein de truculence, plein de paillardise. Un vent de liberté, un vent de folie flotte et souffle à travers ce livre qui fait vraiment du bien dans la littérature québécoise. C'est tout à fait savoureux!»

Jean Fugère, *De bouche à oreille*



ROMAN • 256 PAGES • 19,95 \$

Boréal

Qui m'aime me lise

LIVRES

LETTRES QUÉBÉCOISES

La femme narcissique

CARNETS D'UNE HABITUÉE

Bianca Côté
Les Herbes rouges, Montréal, 1998, 109 pages

Dans *Faux partages* — un récit de Bianca Côté paru en 1994 chez le même éditeur —, une jeune femme racontait, par petites notations fragmentaires, le ratage d'un partage amoureux avec un homme-enfant, velléitaire et capricieux, de même que son adaptation à sa nouvelle solitude. Je rêve, disait-elle, à un ennui paisible, réconfortant, qui ne m'effraierait pas. Et elle y parvenait, en s'offrant dans son chez-soi douillet de petits plaisirs domestiques: la préparation d'un plat ou le soin de ses plantes. Elle ne fréquentait personne, se contentant d'observer avec empathie des passants dans la rue ou les clients d'un café, partageant à leur insu les bribes de leur vie offertes à son regard. Mais paradoxalement, cette fraternité distante avec des inconnus l'a menée à des connivences intimes, plus vraies qu'avec l'amant disparu.

Ainsi, cet homme aux cheveux gris, amateur de mots croisés, qui fréquente le même café qu'elle et dont le regard lui parle fort distinctement: osera-t-elle s'en rapprocher davantage, affronter avec lui les périls du quotidien partagé? Sans doute vaut-il mieux s'en abstenir car, note-t-elle, nous ne saurions tolérer une proximité autre que cel-

le-ci: nos tables, nos fumets de café, la musique au-dessus de nos têtes, nos menus objets qui lévitent sur la table.

Les *Carnets d'une habitué* sont le prolongement, sinon la suite, de *Faux Partages*. Il s'agit ici aussi du récit par fragments — certains n'ont que quelques lignes — du quotidien d'une femme seule, habituée d'un café qui lui tient lieu de repère et de refuge, car, dit-elle, la douleur est moins grande dans un café. Douleur diffuse, jamais désignée: celle, devine-t-on, d'une vie sans attaches.



Robert Chartrand

Au fil des saisons, au gré des jours qui passent, elle gane du réconfort chez elle et dans la rue, comme le faisait la narratrice de *Faux Partages*. Comme cette dernière, mais avec plus de sérénité, elle pratique une sorte d'écologie du quotidien, s'efforçant d'harmoniser les gens, les lieux et les objets dans un ensemble où elle se sentira elle-même tranquille, confortable. A la folle ambition de la quête du bonheur elle préfère la recherche, plus modeste, du bien-être de tous les jours.

Ainsi s'écoule, doucement, sans heurts, l'existence citadine de cette femme. Sans passé problématique — elle n'a dans la mémoire que des souvenirs d'enfance heureux —, elle évite, au jour le jour, les situations irritantes. Que fait-elle si d'aventure une voisine un peu bruyante l'empêche de goûter dans son jardin la quiétude du soir? Je rentre, même si l'ennui fait davantage de bruit.

Le personnage de Bianca Côté, comme la facture même

de son récit, on le voit, sont postmodernes. Évacuées, ici, les préoccupations angoissantes et les grandes passions. Sans fuir la société ni se désintéresser de la marche du monde, elle n'en retient que ce qui l'intrigue ou l'accompagne. Ainsi, ces Italiens ou ces Algériens aperçus dans la rue ou au café sont-ils des sujets d'observation sympathiques. La télé ou les journaux sont des occasions de curiosité ou de détente; la lecture d'un nouveau livre, elle, fait partie des nourritures terrestres: c'est, dit-elle, le corollaire obligé du demi-litre de vin. Et pour elle, la musique, populaire ou classique, sert essentiellement à accompagner ou à assombrir l'humeur du moment.

Cette femme appréhende et raconte le monde par fragments; elle cherche son bien dans l'actualité et dans la culture — et le trouve. Exemples éloquentes: si elle évoque brièvement le cinéaste Claude Jutra et le romancier Réjean Ducharme, c'est qu'elle a été intriguée par la photo de l'un et de l'autre. Ce ne sont pas leurs œuvres qui sont en cause, mais leur physionomie, aperçue un jour, objets d'une interrogation passagère. Pour la narratrice des *Carnets d'une habitué*, les êtres et les objets n'existent que s'ils peuvent entrer dans la sphère de ses impressions.

L'écriture minimaliste de Bianca Côté, le petit monde sur mesure, peuplé de croquis et d'instantanés, que son personnage se fabrique petit à petit, ressemblent à certains égards à ceux d'autres jeunes écrivaines québé-

coises, comme Danielle Roger qui publie également aux éditions des Herbes rouges. Mais il y a dans les récits de cette dernière — *Petites fins du monde et autres plaisirs de la vie* ou *Le manteau de la femme de l'Est* — une ironie, une sorte de dérision désolée (autres ingrédients postmodernes) qu'on ne retrouve pas chez Bianca Côté, dont le personnage de femme a une humeur beaucoup plus étale; elle s'installe en tous cas dans une quiétude qu'elle voudrait parfaite, à l'abri des passions et des misères du monde extérieur, sans se plaindre de celui-ci ni le critiquer. Comme bien des personnes dans la réalité, elle fait ses emplettes dans ce que le philosophe Gilles Lipovetsky, dans *L'Ere du vide*, appelait l'hypermarché des styles de vie.

Si l'on préfère des personnages préoccupés des graves questions qui agitent la planète, on pourra trouver irritante cette femme narcissique, qui pratique un postmodernisme soft, cette habituée d'un café qui décide d'en changer, pour un autre qui ressemble tout à fait au premier... Mais elle est, qu'on le veuille ou non, actuelle. Peut-être même exemplaire. Il est fréquent, de nos jours, d'entendre ou de lire des propos semblables à ceux-ci: si quelques olives farcies redonnent quelque vigueur à la luzerne anémique, je m'avoue presque heureuse. Un mur où mon regard peut se perdre et le bonheur affiche complet. S'exprime là une bêtise contagieuse ou, qui sait? un nouvel art de vivre.

Une écriture
minimaliste
pour
introduire
l'hypermarché
des styles
de vie

É D U C A T I O N

Une nouvelle école

L'ÉCONOMISTE ET L'ÉDUCATION

Clément Lemelin
Sainte-Foy, Presses de l'Université
du Québec, 1998, 617 pages

LOUISE JULIEN

Dix-sept chapitres, «17 leçons sur la relation entre l'éducation, l'économie et la science économique», sont proposés à des étudiants en sciences économiques et en éducation, «à des spécialistes des autres sciences de l'éducation non réfractaires à une approche pluridisciplinaire, à divers travailleurs en éducation: enseignants, administrateurs et fonctionnaires et enfin à tous les citoyens qui reconnaissent l'importance sociale de l'éducation». L'auteur, Clément Lemelin, professeur au département des sciences économiques de l'Université du Québec à Montréal, insiste sur ce large public. Et il a raison puisque cet ouvrage majeur dans le domaine en est un à la fois de vulgarisation et d'érudition.

La partie «formalisation», nécessaire à la science économique, n'est pas un assommoir pour le lecteur, ni un trompe-l'œil; elle permet d'établir le fil conducteur à partir de trois questions pourtant simples: «Quoi ou combien produire?», «Comment produire? et Pour qui produire?». Ces questions — qui a priori pourraient irriter puisque entendues trop souvent — remplis-

sent très bien leur rôle d'assises aux nombreuses réponses que l'auteur nous communique, en toute générosité, dans cette somme de plus de 20 années d'expérience, d'enseignement, de recherche, de cueillettes diverses et surtout de maturation. Ses propos réussissent à adoucir cette amère constatation avec laquelle nous devons vivre: «Le problème fondamental en science économique est la rareté: les besoins sont supérieurs aux ressources et on ne peut tout produire ni tout avoir».

Le deuxième chapitre sera probablement le plus consulté: il a pour titre «Les dépenses d'éducation au Québec». Quant au chapitre 3, il saura en intéresser plusieurs puisqu'il analyse «la contribution de l'éducation à la croissance économique» pour permettre d'identifier plus loin dans l'ouvrage «les divers avantages et les coûts de l'éducation».

Le chapitre 6 traite de la rentabilité de l'éducation, et le lecteur est rassuré: «L'éducation n'a pas cessé d'être un investissement rentable au Canada.» Quant à la question du rendement scolaire, inévitablement abordée, l'auteur nous confirme qu'elle n'est pas réglée puisque l'on ne s'entend pas sur sa portée: suffit-il d'avoir le diplôme ou au contraire faut-il valoriser l'accumulation des connaissances?

Les dossiers du marché du travail et de la scolarité-revenu sont très bien fouillés.

Questions d'égalité

Au chapitre 16, le lecteur doit se rendre à l'évidence que «l'égalité d'accès n'assure pas l'égalité de traitement», ce qui réfère à «l'égalité devant l'éducation (égalité à l'entrée)», à «l'égalité dans l'éducation (pendant la scolarisation)» et à «l'égalité par l'éducation (l'égalité des résultats)». Ce volet nous ramène tristement à nos lectures d'il y a trente ans (Bourdieu et Passeron, puis Baudelot et Establiet) et nous force à constater que dans les faits, les choses n'ont pas tellement changé. L'école québécoise a fait des efforts (l'auteur évoque l'Opération Renouveau), mais «les facteurs scolaires ne peuvent avoir qu'un effet modeste» puisqu'il faut encore considérer l'origine et la famille. Peut-on espérer une

amélioration en ce sens? Il faudra y travailler, sans relâche.

Le livre se termine par l'épineuse question du financement de l'enseignement universitaire, analysée entre autres par l'accessibilité et la démocratisation.

Clément Lemelin est un pédagogue qui aime l'école et l'école publique. Le livre aurait pu s'intituler «L'Économie et l'éducation», mais le fait d'allier une personne — qui vient analyser l'éducation et surtout expliquer un passé, présenter une réalité et prédire un court avenir — au concept d'éducation, met un baume sur des expressions pessimistes qui réfèrent trop souvent à des réalités difficiles (situation, contexte et difficultés économiques).

Cet ouvrage, qui en est aussi un

de culture, procure un plaisir puisque la réflexion ne se veut ni moralisatrice ni accusatrice. Le lecteur se posera encore plus de questions, mais il pourra penser à des solutions qu'il n'avait pas nécessairement envisagées, en jonglant avec un nouveau vocabulaire, de nou-

veaux concepts et de nouvelles grilles d'analyse.

J'ose espérer que ce questionnaire suscitera des discussions et nous éloignera des mots allergènes qui, depuis trois ans, servent à toutes les sauces: coupures sombres et rationalisation.

MADELEINE GAGNON



Un livre de mort
et de vie.
Un requiem pour
les êtres en allés.

récits
17,95 \$

Un texte touchant d'humanité, sans enflure, sans pathos, qui montre au mieux ce lien profond qui se tisse en nous entre les morts et les mots.

JEAN FUGÈRE, Radio-Canada

Pour apprécier tout le charme et la profondeur de l'ouvrage de Madeleine Gagnon, il faut accepter de se laisser porter par ces récits poétiques...

BLANDINE CAMPION, *Le Devoir*



vlb éditeur
La passion de la littérature

Chantal Bouchard



La question linguistique prend au Québec les allures d'une véritable obsession. Comment expliquer ce phénomène? Par quel processus depuis la Conquête, les rapports entre les Québécois et leur langue sont-ils devenus si complexes et si difficiles? Chantal Bouchard retrace l'histoire de cette obsession et donne une image étonnante de la société québécoise.

LA LANGUE ET LE NOMBRIL
Histoire d'une obsession québécoise

Coll. Nouvelles études québécoises
312 pages 24,95\$

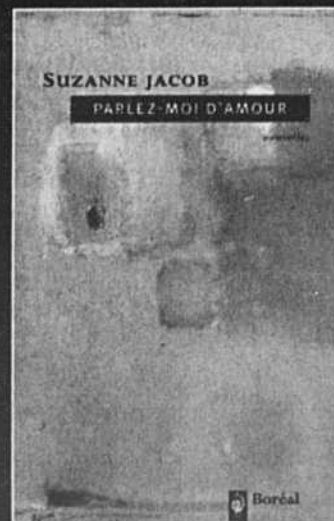
F I D E S

Suzanne JACOB

Parlez-moi d'amour

«Avec [...] le souci de laisser aux lecteurs le soin d'imaginer tout seuls ce qui n'est pas évident, Suzanne Jacob signe ici des nouvelles dont l'intérêt est variable, certes, mais l'impact, chaque fois incontestable.»

Réginald Martel, *La Presse*



ROMAN • 120 PAGES • 17,95 \$

Boréal
Qui m'aime me lise

LIVRES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

LA CHRONIQUE

Portraits
d'une décompositionUn premier recueil étonnant,
entre l'oral et l'anal

NE ME QUITTEZ PAS!

Guy Perrault, Tryptique
Montréal, 1998, 135 pages

BLANDINE CAMPION

C'est toujours une agréable surprise que de découvrir des premiers textes dans lesquels se profilent un ton, une voix, et dont on pressent qu'ils sont les signes avant-coureurs d'un talent qui ne demande qu'à se confirmer. Le premier recueil de récits de Guy Perrault, intitulé *Ne me quittez pas!*, est de ceux-là. En effet, si l'auteur (qui a déjà fait paraître dans diverses revues poèmes, nouvelles et essais) a choisi comme fil conducteur à ses récits le thème banal de la séparation, le traitement qu'il accorde à ce motif éculé ne manque à tout le moins ni de force ni d'audace. Mais c'est surtout à son écriture même que ce recueil doit son étrange pouvoir de séduction, une écriture qui n'hésite pas à jouer de l'abjection et de la violence pour entraîner le lecteur dans les méandres de la dérégulation vécue par les personnages.

Reunis sous le titre évocateur de *Ne me quittez pas!*, cri à la fois retentissant et silencieux qui étouffe les protagonistes, chacun des trois récits contenus dans ce recueil explore donc les conséquences désastreuses, tant pour l'esprit que pour le corps, d'une déchirure que rien ne peut réparer. Et Guy Perrault a su rendre particulièrement palpable l'omniprésence, la toute-puissance et le caractère irrémédiable de cette scission opérée par le départ de l'autre dans la facture même de son texte. Morcelés, hachés, discontinus, ses récits sont entrecoupés par des blancs typographiques qui disent à la fois l'absence et la mutilation, sans jamais perdre de leur cohérence.

Une lente dégradation

Ainsi, dans *Eaux mortes*, récit qui ouvre le recueil, la lente dégradation mentale et physique du personnage anonyme est parfaitement rendue par la fragmentation du texte, par le rythme saccadé des phrases, qui illustrent dans leur forme même les égarements d'un esprit sombrant peu à peu, s'effritant irrémédiablement dans un chaos d'obsessions. Abandonné par la femme qu'il aime, cet homme se laisse aller à la plus totale désolation, s'accrochant désespérément au téléphone, devenu à la fois le seul moyen de contact et le canal par lequel la souffrance prend forme.

Comme par un principe de vases communicants, plus la folie s'immisce dans son être, plus le personnage dégorge la douleur par tous ses fluides corporels. Les larmes, la sueur, le sperme, la salive et surtout l'urine, toutes ces «*eaux mortes*» s'échappent, comme les images qui tourbillonnent dans sa tête, dans «*un flot qu'il ne parvient plus à endiguer*» et constituent le dernier don qu'il peut faire à l'aimée, devenue impossible à atteindre. Celui qui se sent si vide se met alors à ressentir un irrépressible besoin de «*remplir*», jusqu'au délire: «*l'hémorragie*» dont souffre le personnage le pousse en effet à remplir l'évier, la baignoire, la poubelle, tous les contenants de la ville de la «*pluie jaune*» de son urine, «*couleur soleil malade*».

L'élément liquide et la douleur de l'arrachement se retrouvent dans le deuxième récit intitulé *La petite fille au fond de la baignoire*. Voici donc une autre séparation, tout aussi définitive: celle qui décompose la cellule familiale lorsque la mort ravit l'enfant, âgée de quelques années à peine. Jouant sur les frontières entre le réel et le

Ne me quittez pas !

Guy Perrault



Tryptique

fantastique, l'auteur nous dit l'hystérie qui s'empare de la mère, bien décidée à garder pour elle seule son enfant morte qui sourit du fond de la baignoire où on l'a plongée, pour un dernier bain. Quant aux maux du corps, ils prennent cette fois la forme des douleurs intestinales qui rongent le père, pris avec ce tourment concret au creux du ventre. Si le temps, une fois de plus, s'est figé, l'espace quant à lui se voit considérablement diminué, les trois personnages semblant prisonniers d'un «*univers réduit aux dimensions d'une salle de bain*».

Ouvertement scatologique

Quant au huis clos d'*Étoile froide*, troisième et dernier récit, c'est celui de la chambre où «*aucun jour, aucune nuit ne transpire à travers la toile du rideau tiré*». Le mari, toujours anonyme, refuse l'évidence de la mort qui a pris possession du corps de son épouse. Le récit se fait alors ouvertement scatologique: le veuf continue à sodomiser encore et encore le cadavre dont il tire une maigre jouissance, espérant toujours qu'un signe, un souffle, un mot, trahira le retour à la vie de la vieille compagne. En vain, bien entendu. Car malgré le désir et l'amour, la mort persiste dans son silence. Aussi têtus l'un que l'autre, l'homme et la mort se disputent donc sans merci ce corps qui se défait, le mari offrant, comme une ultime preuve d'amour, son sexe dressé pour «*enculer ce qui subsiste de soleil*».

Écrits au présent, ces récits nous disent le temps qui tourne sur lui-même, lorsque la suite des jours laisse place à l'indéterminé: les «*encore une fois*» ne débouchent que sur des «*tous les matins*», «*tout le temps*», pour aboutir à «*un autre soir qui [...] n'est toujours que la même nuit*». Déjections, putréfactions, excréments: la douleur tourne en pourriture et laisse des séquelles irréparables dans ce recueil où la crudité du discours n'empêche pourtant pas une certaine poésie de trouver sa place. On regrettera cependant le côté lassant des références constantes à la défécation, ainsi que quelques longueurs, dont souffre notamment le dernier récit, qui aurait gagné à plus de brièveté et de densité.

Il n'en reste pas moins que, malgré une certaine complaisance pour le scatologique, Guy Perrault parvient à exprimer avec émotion toute la détresse de ceux qui n'ont pas su ou pas pu empêcher l'être cher de les quitter, et il sait rendre poignante le récit de ces misères orales qui tissent peu à peu le néant de leur propre délire. Il serait donc dommage que cette écriture puissante en reste au stade anal...

«J'ai peint, ce matin...»

L'hiver reprend, ça poudre à plein ciel, et je bûche comme un forcené, non pas sur les troncs de mes arbres morts, mais à tour de bras sur les mots — une traduction à finir, et qui m'arrache le peu de cervelle qu'il me reste; bref, c'est mars, sur un temps rare, et j'ai le cœur verglacé à souhait. L'hiver de force, c'est le cas de le dire! Un découragement irrévocable, sans retour, me jette à tout moment sur le sofa, où je m'endors pour aussitôt voir surgir les spectres, mes vivants sans vie, ces achevés errants, qui ont tous ma face d'homme et remuent avec mes gestes absurdes: une théorie de moi-mêmes déglingués, et qui me courent après, pour m'enseigner que l'heure est venue d'appeler Dieu ou le diable à mon secours, car la fin du monde approche.

Comme l'écrivait Aubert (mon petit aigle à tête blanche): «*Je caresse souvent la folie de la main qui ne tient pas le crayon!*» L'imagination fertile reste fertile dans la tourmente et la lassitude, hélas, soufflant à qui mieux mieux visions d'horreur et turlutes d'apocalypse, à la belle épouvante. Creux de la vague, envers de la médaille, prix à payer pour les illuminations et la joie d'écrire sous la dictée de l'ange? Sans doute, disons, mettons...

Je pense tout à coup à Van Gogh, à cette manie qu'il avait de faire des vers en anglais, pour conjurer la folie:

"In every life some rain must fall and days be dark and dreary..."

Et tout de suite après, dans sa lettre à Théo du mois d'octobre 1883, il ajoute: «*Je me demande si le nombre des jours "dark and dreary" ne sera pas trop grand un jour..."*

Cher Vincent, pauvre Vincent, noir et soleilleux Vincent, tes lettres m'ont souvent autorisé à toucher le fond, sans me noyer, à racler la vase pour y trouver l'huître nacrée, la brillante perle de verre, la bouteille que j'avais moi-même jetée à la mer, dans un autrefois désespéré, avec son message, sa supplication, sa prière sans espérance...

Je fais miennes, aujourd'hui encore, tes exclamations exaspérées, miens, tes hurlements au soleil noir, tes grands cris d'emmuré vivant: ils me permettront, après avoir sombré

de reprendre mon élan et de remonter vers l'air et la lumière, tes mots dans les poumons, comme un oxygène hilarant.

Au printemps 1879, tu tâches en vain de peindre le ciel d'orage, au-dessus du petit village de Wasmes. Au café, encerclé de mineurs saouls, tu écris: «*Dès qu'on est arrivé en bas, le mauvais pas est franchi, et la peine qu'on s'est donnée se trouve largement compensée par tout ce qu'on voit.*»

En mai 1881, à Etten, tu lis Balzac et Emily Brontë, tu étudies les toiles de Millais, de Boughton, tu vas souvent voir le docteur Van Gent, et tu écris: «*Dès qu'on sait à peu près de quoi il faut se garder, à quoi il faut s'en tenir, on ne s'arrête plus à toutes les sottises...*» Tu ne peins pas, tu mets de l'ordre dans ta bibliothèque: «*Cultiver les regrets et rester les bras croisés ne mène pas loin...*» Tu ne veux plus peindre, ça te fait souffrir trop.

En septembre de la même année, tu es amoureux: «*Foin de tous les calculs! J'aime parce que j'aime!*» Mais tu n'as pas de chance, la belle se reprend: «*Aimer, c'est autre chose que de cueillir des fraises au printemps... C'est âpre et pénétrant...*» Et tu réussis enfin ton orage, le cœur brisé. Un ciel si noir qu'il est bleu. Et tu vas boire, les doigts tachés d'orage, au café. Et tu parles avec les mineurs: «*I speak as one who has been down...*»

Des bateaux, des marins

À La Haye, en automne 83, tu peines à l'installer dans une petite maison tranquille, tu demandes des meubles à Théo, tu t'achètes des vêtements neufs, tu dessines des bateaux, des marins, des ciels venteux et tu écris: «*J'espère, j'ai confiance: le vin est tiré, il faut le boire... L'eau monte, l'eau monte, elle arrivera peut-être jusqu'à mes lèvres, comment le savoir d'avance?*»

En hiver 84, tu es au chevet de ta mère, qui s'est blessée en descendant du train. Tu peins des petites églises, des cimetières minuscules, tu es furieux contre Théo, qui a fait de toi son protégé, qui veut «*te procurer une femme*». Tu vas chez le docteur, encore, tu es extraordinairement angoissé, et tu écris: «*Jadis, j'étais passif et doux, calme. Il n'en est plus ainsi. Pourtant,*

je sais qu'il ne faut pas craindre de faire certaines choses de travers... J'étends mes couleurs sur la toile blanche et j'en vois une qui me regarde fixement...» Et tu peins «*le semeur de blé*», sur une toile déjà barbouillée qui, la veille, au moment de t'endormir, t'avait chuchoté à l'oreille: «*Tu n'es capable de rien, toi...*» Tu es à Arles, au cours de l'hiver 89. Il neige. Tu écris à Gauguin, qui a été malade, tu lis Alphonse Daudet, tu assistes au procès de ces Italiens qui ont tué deux zouaves, tu trouves tout cynique et dérisoire. Mais l'air te fait du bien et, malgré ton estomac malade, tu peins, tu manques même de couleurs. «*J'ai une fièvre de travail continue! Je voudrais travailler dans la chair même, plutôt que dans la couleur ou le plâtre!*» Tu peins des soleils tournoyants, des tournesols-planètes, des ciels pleins d'astres-tournesols. Et tu écris: «*Je suis faible, mais à travailler, le sang se refait au lieu de se gâter... Cette vie d'artiste, que je sais ne pas être la vraie, me paraît ici si vivante que je serais ingrat de ne pas m'en contenter...*»

Des facteurs, des terrasses

Au printemps suivant, tu te brouilles avec Gauguin («*Depuis que la nouvelle peinture est appréciée, les peintres se ramolissent...*»), tu peins des facteurs, des terrasses de cafés, tu peins la nuit, tu te peins toi-même et, après, longtemps tu te dévies, sans te reconnaître en «*épouvantail halluciné*». Tu as peur, tu es malade, tu es seul et tu écris: «*Si ce que l'on fait donne sur l'infini, si on voit le travail avoir sa raison d'être et continuer au-delà, on travaille plus sereinement... Mon Dieu, comme il faut faire la bête dans la vie!*» Tu rêves d'Afrique, de chaleur, d'oubli. Tu plantes des lauriers-roses, dans un vieux tonneau, devant la maison. Ta lucidité te fait peur. A présent, tu écris sur la toile, sur les barques, sur les nuages peints. Et sur tes dessins, pour ne pas oublier, tu écris, sur une fleur esquissée: «*Bleu verglas*», et sur une autre: «*orange humide*». Tu as peur, déjà, de manquer de temps. «*Si je tiens bon, tout cela formera quelque chose de plus durable que moi-même...*»

À Saint-Rémy, en mai 90, tu tâches de te remettre d'une grosse dépression nerveuse, tu te sens «*gauche et abstrait*», et tu peins sur trois toiles à la fois, grimpées sur des caisses d'oranges, des insectes, des fleurs, des femmes assises dans l'ombre paillonnée d'un verger. Tu peins la lumière, sans mettre le pied dehors, et

tu la fais plus éblouissante encore qu'avant. Au mur, tu épingles tes des-sins de papillons («*ici: noir velours, ici: jaune citron, pas tout à fait sûr...*»), tu marches longtemps sous la pluie, tu es tranquille, tu as peur, dans la même inépuisable seconde, et tu écris: «*J'ai de la mélancolie partout, mais ma répulsion pour la vie s'atténue... Je me contente de croire qu'en travaillant avec assiduité, sans y songer, je fais quelques progrès...*» Mais tes crises d'épilepsie sont de plus en plus fréquentes, tu as peur de cet aliéné qui, parfois, agit à ta place. «*En-de-dans de moi, il doit y avoir quelque émotion trop forte...*» Après le travail, tu t'ennuies à mourir, et tu n'as plus aucune envie de recommencer. Tu peins des champs de blé, dix, vingt, trente champs de blé, et tu écris: «*J'ai laissé de côté l'espérance de redevenir comme avant...*»

En juillet 90, tu es à Auvers-sur-Oise, tu vois beaucoup le docteur Gachet, et tu habites à l'auberge. Enfermé dans ta chambre, tu «*donnes des coups de brosse*»; tu peins des cyprès tourmentés, des ciels qui vibrent, des arbres où apparaissent des visages épouvantés dans les feuillages: «*C'est ce que je veux faire de moins mauvais...*» Tu souffres, tes crises sont de plus en plus nombreuses. «*Mais le travail marchant, la vérité viendra...*» Tu parles longuement avec le docteur Gachet, qui est devenu ton ami, ton confident. Tu peins de gros choux-fleurs oscillants, des maisons rouges, des maisons-volcans, et tu écris: «*Mon pas est chancelant... J'ai peint, ce matin, un tronc de pin rose, avec des fleurs blanches, un petit rosier et d'autres troncs d'arbres, tout en haut de la toile... Je suis resté longtemps dehors... Pourquoi refuser le possible?*»

Le 27 juillet, à bout de patience, et après avoir peint un long chemin de sable traversant une colline, sous un ciel absolument vide, tu te tires une balle dans la poitrine. Ta dernière lettre était encore dans ta poche: «*Mon travail à moi, j'y risque ma vie, et ma raison y a sombré...*»

Le chien jappe, sur la galerie. Il m'attend. Je vais aller courir avec lui dans la tourmente, saluer ce ciel en folie, qu'on dirait barbouillé par le fou d'Arles...

LÉTTRES À THÉO

Vincent Van Gogh
Gallimard, collection l'Imaginaire
Paris, 1988

POÉSIE

Angoisses et détresses du passé
La mise en vers des tragédies du temps de l'adolescence

AFFÛTS

Guy Cloutier
Éditions du Noroit, Montréal, 1997,
85 pages

POÈMES DE FAMILLE

Martin Pouliot
Écrits des Forges, Trois-Rivières,
1997, 76 pages

DAVID CANTIN

Il est parfois difficile de rompre avec certains souvenirs troublants du passé. L'adolescence demeure une période charnière où l'innocence et l'inquiétude se rejoignent pour la première fois. Bien des années plus tard, le poème peut-il refaire ce chemin inverse qui conduit aux plus pro-

fondes blessures? De manières différentes, les nouveaux recueils de Guy Cloutier et de Martin Pouliot confrontent la situation de cloisonnement existentiel face au drame familial. Ce retour sur soi amène-t-il le présent vers une autre lueur, une lumière moins aveuglante?

Depuis *Margelles* (Estérel, 1980), l'œuvre poétique de Guy Cloutier n'a jamais su se défaire d'une certaine hésitation. D'abord, dans son lien fragile avec le lyrisme dépouillé d'un Michel Beaulieu, puis dans sa quête méticuleuse d'un espace sensible du quotidien. D'une certaine façon, il allait donc retourner à la naissance même pour découvrir ce qui se cache derrière l'histoire d'une vie.

Avec *Affûts*, Cloutier nous propose un recueil bouleversant à partir de sa propre recherche d'une forme

de vérité intérieure. Divisé en quatre sections, ce livre mesure la distance qui sépare l'enfant de l'adulte afin de mieux comprendre cette vie malgré soi. De l'attachement maternel, on revient sur les années d'apprentissage où l'angoisse et l'humiliation plaquent l'écrivain à l'affût de ce monde. Malgré quelques touches d'ironie, ce regard demeure essentiellement tragique dans son alternance entre l'anecdote et la réflexion: «*La douleur te tient / au plus pauvre de toi-même / c'est d'elle que tu recois les mots / qui vont l'enfanter. / Rejoins-toi / sur ces terres défoncées / d'où tu as si mal à revenir. / Ça remonte à la surface ça s'effleure / cette vie à l'intérieur de la vie / qui n'a rien à redouter. / Ni du temps. / Ni de la mort.*»

De manière remarquable, Guy Cloutier échappe à une vision réductrice de l'angoisse devant «*tout ce temps gâché*». Sans demi-mesure, l'élan narratif du poème met en relief la condition, parfois insoutenable, du corps et de l'âme s'égarant au-delà de cette frontière d'inexistence. Dans sa progression elliptique, *Affûts* témoigne d'une sincérité étouffante où l'on découvre ce qui se cache derrière les ombres les plus lointaines: «*J'ai pris la route droit devant / comme si on pouvait changer de vie / à moins que ça ne soit la vie qui m'ait changé. / J'ai tout jeté dans le fossé / ces bagages inutiles / et j'ai vu la mer de tout en haut / mais la mer était trop loin / comme on bute contre son corps / quand la nuit est longue que nul ne s'en recouvre.*»

La folie ordinaire

C'est sous l'effroi de la violence paternelle que Martin Pouliot trans-

met la détresse de ses *Poèmes de famille* parus aux Écrits des Forges. Après deux courts recueils aux éditions du docteur Sax, il entendred ce cycle sur la crainte et l'inquiétude familiales. En créant de multiples allusions, Pouliot met en scène un théâtre du poème où chaque personnage est contrôlé par l'emprise redoutable du père. Ainsi, on passe de l'abus verbal à l'inceste pour comprendre ce que le passé renferme de plus terrible, «*cette chambre si vaste et si étroite à la fois / la chambre du père se prolongeant / jusqu'à la nuit / dans l'attente irrévocable de son nom / où ces corps tombant dans le vide / ne connaissent pas les contours de ce désir / où plus rien n'avait de sens ni clair ni obscur / il fallait apprendre à fermer les yeux / apprendre aussi à se définir / ne pas être ce qu'on était / face à cette violente identité.*»

Contrairement à d'autres jeunes auteurs publiant aux Écrits des Forges, Martin Pouliot ne s'encombre pas d'une panoplie d'images surréalistes pour transmettre sa désinvolture face au réel. Il cherche plutôt à suggérer, en quelques strophes, cette «*folie ordinaire*» qui mène vers un état d'enserment émotif. Parfois inégaux, ces instantanés n'évitent pas toujours certaines maladresses où l'on reconnaît quelques distractions. Mais il y a tout de même une voix qui souhaite franchir les obstacles difficiles des débuts: «*plus personne ne bouge / plus personne ne parle / plus personne n'ose contredire / la voix qui envahit / la pièce / plus personne ne se regarde / de peur de se reconnaître / en lui-même isolé quelque part / dans ce labyrinthe / contracté.*»

LIBER

Maurice Chalom

LE POLICIER ET LE CITOYEN

Pour une police de proximité

Préface de Jean-Paul Brodeur



168 pages, 21 dollars

TRIPTYQUE

Manon Vallée
Celle qui lisait

nouvelles, 153 p., 18 \$

L'amateur de nouvelles parcourra avec beaucoup de bonheur les pages de *Celle qui lisait*, de Manon Vallée. Cette douzaine de tranches de vie amusent, intriguent et émeuvent tour à tour.

Stanley Péan, Ici

Tél. et téléc.: 597-1666

courriel : tripty@generation.net

BOUQUINERIE
SAINT-DENIS

Achetez

Vos livres,

petite ou

grande

collection.

Payons

le bon prix.

Argent comptant.

Qualité et choix

Vendons

Bande dessinées

Livres d'art

et 20 000 autres

titres à moitié

prix ou mieux.

SERVICE À DOMICILE

4075, rue St-Denis (angle Duluth)
Montréal (514) 288-5567

LITTÉRATURE
ÉTRANGÈRE

Histoire d'un destin

La découverte
d'un grand auteur
roumain

DEPUIS DEUX MILLE ANS

Mihail Sebastian
Traduction du roumain
par Alain Paruit
Éditions Stocks
Paris, 1998, 340 pages

NAÏM KATTAN

Grande figure de la littérature roumaine, Mihail Sebastian est, pour le lecteur francophone, une véritable découverte. On annonce la prochaine traduction de son *Journal*, dont la récente réédition en Roumanie fut un événement.

Depuis deux mille ans est un prologue au *Journal* dans lequel l'auteur fait son entrée en scène, dresse un saisissant auto-portrait identitaire. Né en 1907, il meurt accidentellement en 1945. Son œuvre de romancier, dramaturge, essayiste est importante, et ce livre nous rend impatients de la connaître.

Vivre à Bucarest

Sebastian est un juif, un juif pauvre. Il décrit son enfance dure, pénible et son acharnement à l'étude. A Bucarest, il vit dans une misère au seuil du supportable. Pourtant, ce n'est pas là le pire, car les étudiants juifs étaient alors la cible constante, quotidienne de la violence des étudiants antisémites roumains qui les battaient et les empêchaient d'assister aux cours. Sebastian décrit et, sans se plaindre, cherche à comprendre. Son récit se situe entre les années 1923



et 1933, à l'époque de la montée du fascisme en Europe. Des intellectuels, parmi les plus connus, étaient entraînés dans l'engrenage de l'extrême droite et de l'antisémitisme. Ayant la force de ne pas se renier, Sebastian n'accepte pas la souffrance comme dimension de sa condition. Les autres le haïssent, le maltraitent? Il conserve cependant sa dignité, la marque de sa différence, sans ostentation et sans honte.

Nous sommes dans les années qui ont précédé la guerre, qui l'annonçaient et laissaient entrevoir l'embrassement prochain d'une Europe aux prises avec ses violences, ses pulsions pathologiques et le choc des idéologies. Sebastian rapporte ses débats avec les fascistes et les antisémites non pas uniquement par souci de rigueur intellectuelle mais comme démonstration de l'impossibilité et, surtout, de la stérilité d'un tel débat. Le raciste n'a point besoin d'arguments pour le devenir et ses apparents raisonnements ne sont que des tentatives pour légitimer un sentiment irrationnel.

Dans les années 30, la communauté juive de Roumanie comptait près d'un million de personnes. Aujourd'hui, ceux qui ne furent pas emportés par la tourmente sont massivement partis, ne laissant que des vestiges. Cependant, les débats dont fait état Sebastian demeurent d'actualité même s'ils s'appliqueraient à d'autres groupes religieux et culturels. Ce qui nous retient encore davantage dans ce livre, c'est la personne du narrateur, ses tourments, son appétit de vie, sa découverte de la littérature et de l'art, la finesse de ses remarques et de ses impressions.

IL AVAIT PLU TOUT LE DIMANCHE

Philippe Delerm, Mercure
de France, Paris, 1998, 118 pages

Comme il est loin le temps où Balzac pouvait entreprendre *La Comédie humaine* comme s'il fût possible de cerner la société tout entière, d'en reconstituer l'architecture humaine, le bâti intérieur, pour enfin le livrer dans un grand livre ouvert sur la rumeur du temps.

Oh, nous avons encore nos romans historiques, et même réalistes, faits par des écrivains éminemment contemporains, pour nous donner de temps en temps l'impression, bien illusoire, que la société se déploie comme une sorte de grand corps organique aux rouages prévisibles, analysables, avec ses strates, ses hiérarchies, ses passions violentes, ses mouvements internes mus par l'intérêt ou l'appétit du gain! Mais la société d'aujourd'hui, si elle peut encore être comparée à quelque chose, le serait sans doute davantage à un agrégat de cristaux liquides soumis à un champ électrique, avec ses effets kaléidoscopiques et son extrême sensibilité aux moindres variations d'influx.

Le héros du récit de Philippe Delerm, M. Spitzweg, est une sorte d'électron libre dans le grand champ de l'indifférence et de la non-communication qui caractérisent nos sociétés. Libre, mais terriblement commun, à la limite du visible tant il se fond dans la foule anonyme et soigne ses petits, ses minuscules plaisirs, sans jamais faire de vagues ni attirer l'attention. Tranquillement, il a fait son lit dans la grande rivière humaine qu'est Paris, suivant la logique selon laquelle chaque être est une île où il fait bon vivre et retrouver ses odeurs, ses ha-

bitudes, son petit train-train, ses trajets à pied, ses achats au marché, ses petits plaisirs volés au temps.

M. Spitzweg, c'est un peu l'homme des foules de Baudelaire, mais sans l'effroi, sans la tragédie ressentie par ce dernier devant la disparition de l'individu, de la subjectivité héroïque ou singulière. C'est le flâneur qui observe sans être observé, le passant qui passe et fait du lèche-vitrine sans intention d'acheter. Un monsieur gris, tout gris. D'un gris souris, légèrement rosé.

Passage des Panoramas

M. Spitzweg, un Alsacien, est un jour monté à Paris après une velleitaire histoire amoureuse avec Hélène, la fille de la Winstub Necker. A Paris, c'est-à-dire là où «ça se passe», là où l'on peut se sentir au «centre des choses». Il en avait bien besoin après cette déconvenue. Il y a immédiatement trouvé son lieu, voire son destin, qu'il préfère depuis toujours sans éclat. Obscur petit fonctionnaire (il travaille dans les Postes), il s'est d'ailleurs retrouvé habiter dans un quartier populaire, celui des Buttes Montmartre, quartier qu'il n'avait alors pas choisi, mais dont il ne changerait aujourd'hui pour rien au monde. C'est que, homme moyen, sans histoire particulière, sans drame, il a le sentiment de pouvoir ainsi mieux se joindre aux palpitations qui rythment cette ville, mieux jouir des impressions qu'elle offre. D'ailleurs, il demande peu.

«La douceur d'un soir d'octobre, accourci au parapet du pont Louis-Philippe. La nuit qui vient dans la lueur des phares.»

Arnold Spitzweg est un homme seul, mais qui, paradoxalement, ne s'ennuie pas. Car pour s'ennuyer faut-il encore attendre quelque chose, désirer intensément quelque chose que l'on n'a pas et qui nous manque, même si on ne sait pas quoi. Or, il est

parfaitement heureux, même si parfois un brin de nostalgie effleure son esprit. Un jour, dans une rue près de la tour Montparnasse, il voit un *golden boy* avec un téléphone portable. Trois jours plus tard il en achète un, se disant qu'il serait agréable de téléphoner à Hélène, en Alsace, histoire de la surprendre.

Lorsque, d'un air gourmand, il sort enfin son portable sur la place de la Concorde, c'est pour composer le 08 36 68 02 75... La météo. «Monsieur Spitzweg aime savoir le temps qu'il va faire sur ses jours.» Quand il visite les musées (ce qui n'arrive pas souvent), ce qui l'intéresse le plus, c'est encore de faire la queue sur le trottoir. «C'est très rassurant. Si l'on attend, c'est qu'il y a quelque chose à voir [...] Pour le reste, un petit air entendu promené au long des cimaises lui suffit. D'ailleurs, il ne s'agit pas tant de voir que d'avoir vu.» M. Spitzweg, on l'aura compris, ne s'en laisse pas imposer. «Comme on est bien dehors!»

Il est aussi, à sa façon, un résistant, un anti-séduteur. C'est avec un plaisir bougon que lui, le fumeur de cigarillo, les préfère à la pipe «dont chacun se régalait sauf le fumeur», justement parce que le cigarillo est mauvais pour les autres. De la même façon, il n'aime pas la mode des petits présentoirs mobiles qui affichent vos patronymes devant les guichets ou sur les comptoirs. «Bien sûr, ils disent que c'est pour qu'on ne soit pas des numéros. Mais ton nom n'est pas donné à la foule pour qu'elle te porte en triomphe! En fait, tu deviens moins qu'un numéro», se plaint-il à un collègue. Et si un client écarquille les yeux devant cette absence, M. Spitzweg s'empresse de prendre sa revanche. Il tutoie, mais intérieurement... Admirez sa cruelle insolence! «Il faut ce tutoiement intérieur pour donner ensuite l'insolence requise au sourire mielleux, à la politesse ostentatoire [...] Si le client est particulièrement antipathique, on peut même lui souhaiter une bonne journée, mais là, on est à la limite de la rupture.»

Il ne manque pas d'humour, Philippe Delerm! (Certains se souviendront de son dernier livre, *La Première Gorgée de bière et autres plaisirs minuscules*, vendu à plus de 300 000 exem-

plaires.) Et quel sens du raccourci! Du La Bruyère, mais en plus bref! Il en va ainsi tout au long des quelque 42 tableautins qu'il nous fait de son personnage, chacun ne dépassant guère deux ou trois pages. Ils ne portent pas de titre, mais chacun pourrait en avoir un: M. Spitzweg tombe amoureux; M. Spitzweg renonce à l'amour et, au lieu d'en pleurer, se verse deux larmes de porto; M. Spitzweg va au marché de Saint-Ouen («Un marché, c'est comme une cour d'école qui sentirait bon»); M. Spitzweg va à la fête de la musique et la quitte quand elle devient fête du bruit; M. Spitzweg lègue son corps à la science...

Tous sont remarquablement écrits et vous procurent un plaisir sans mélange. Combien de fois n'ai-je éclaté de rire, combien d'autres fois n'ai-je pu m'empêcher de sourire, largement, goulument. Du nectar, je vous dis. Et aussi surprenant que cela paraisse, cette petitesse, cet infra-monde, cet infra-quotidien — pour reprendre l'expression de Georges Perec —, ces petits gestes coutumiers, à la limite de l'insignifiance, jamais ils ne nous choquent ni ne nous désespèrent. M. Spitzweg, aussi «ordinaire» soit-il, est en fait «extraordinaire» sous la plume de Delerm.

Et pour arriver à ça, il faut un sacré talent et une bonne dose de savoir-faire. Ou devrais-je dire: de savoir-vivre, de savoir-aimer? Car il s'agit aussi de cela: prendre les petites gens pour ce qu'elles sont, sans cynisme, sans snobisme, sans idées reçues. Ce qui n'empêche nullement un certain désenchantement de s'exprimer, mais à la manière d'une petite mélodie légère, presque innocente. Un livre minuscule, mais un grand livre, tissé de ce presque rien qui fait nos jours.

Il émane de tout cela une sorte de bonheur tranquille, comme si Delerm nous disait: Si nous ne pouvons changer le monde, au moins que nous en jouissions! Après tout, l'homme ordinaire n'est-il pas devenu le héros de notre temps? Admettez tout de même avec moi qu'il est souvent préférable de rencontrer de tels hommes dans les livres... Ils sont alors beaucoup plus digestes.

denisjp@mlink.net

Les Éditions
LOGIQUES

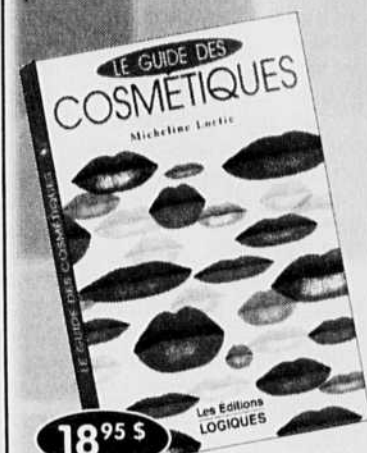
Pour se refaire
une beauté
physique
et... mentale



336 pages

Le guide pratique
des élégantes

Hélène Pâquet

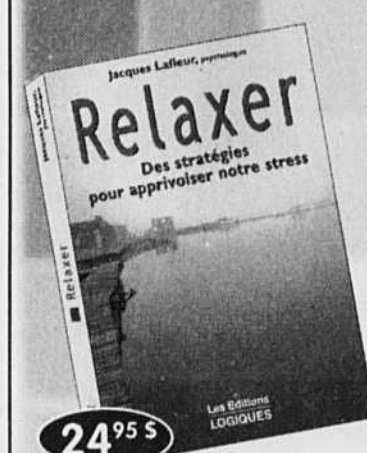
Nouvelle
édition!

224 pages

Le guide des cosmétiques

Micheline Lortie

Venez rencontrer
Micheline Lortie au
magasin La Baie
de Gatineau, le
samedi 14 mars à
11 h 30.

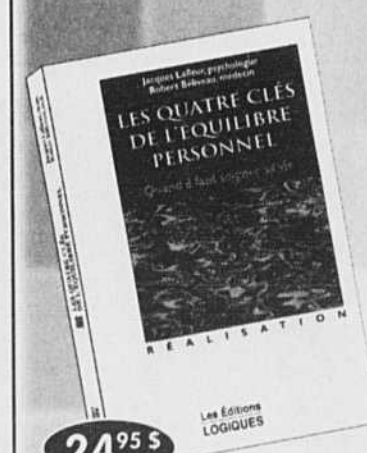


350 pages

Relaxer

Jacques Lafleur

Nouveau!



288 pages

Les quatre clés
de l'équilibre personnel

Jacques Lafleur et Robert Béliveau

Distribution exclusive
LOGIDISQUE

1225, rue de Condé
Montréal (Québec) H3K 2E4
Tél. : 933-2225 Fax : 933-2182
logique@cam.org
http://www.logique.com

Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

Le vendredi 20 mars
de 18 h à 20 h

Jean Imbeault
Mouvements

GALLIMARD

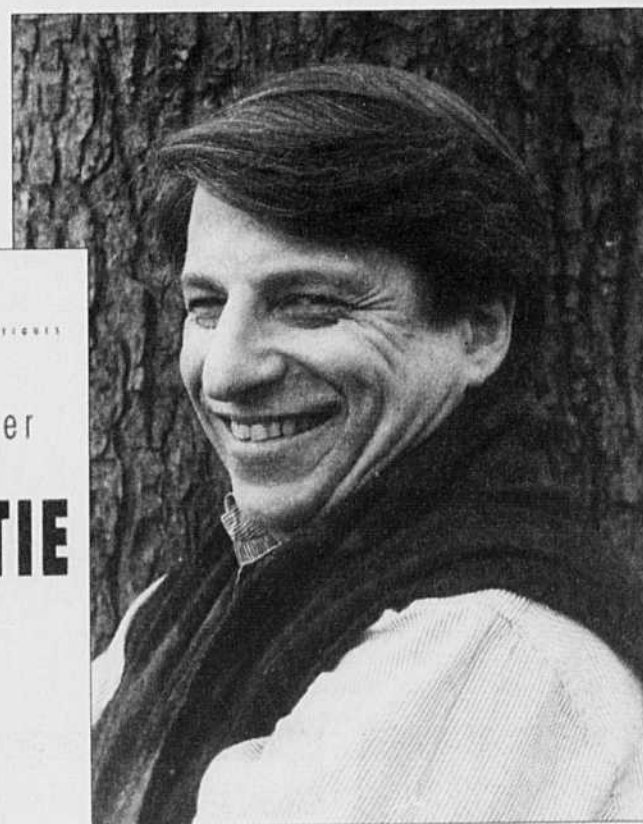
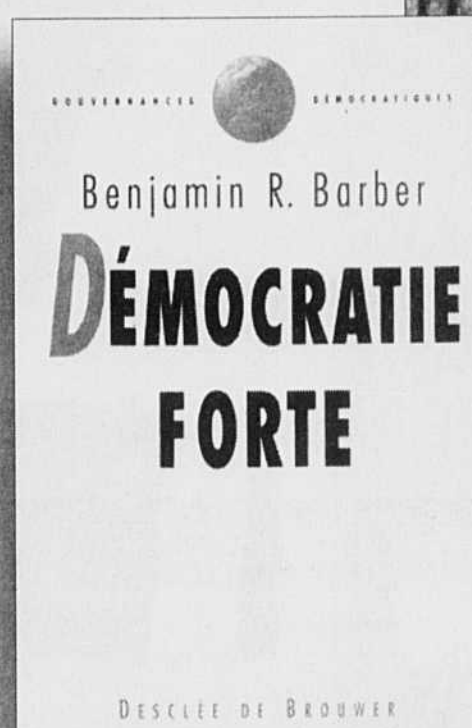
Coll. «Connaissance de l'inconscient»

de 9h à 22h
362 jours par année

1120, av. Laurier ouest
outremont, Montréal
tél. : 274-3669 • téléc. : 274-3660

BENJAMIN R. BARBER

DESCLÉE DE BROUWER

Par l'auteur de *Djihad versus McWorld*

DÉMOCRATIE FORTE

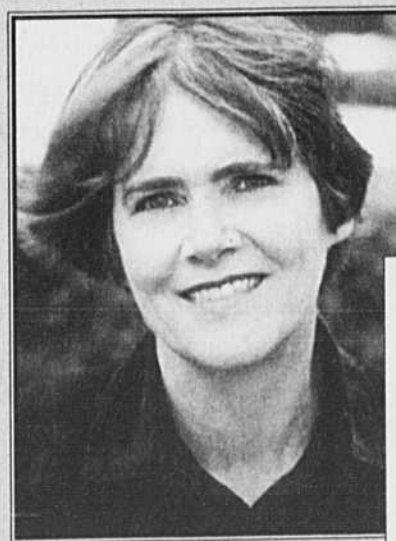
On dit souvent que la démocratie est un système politique vulnérable tant vis-à-vis des totalitarismes ou des terrorismes que des puissances financières internationales. Le propos de Benjamin R. Barber est de poser les fondements d'une démocratie forte. Une démocratie fondée sur le gouvernement direct du peuple et sur l'engagement des citoyens.

Coll. Gouvernances démocratiques

336 PAGES ↗ 39,95 \$

DISTRIBUTION FIDES

SHARON BATT



Sharon Batt travaille
actuellement à *Action
cancer du sein de
Montréal*, un organisme
qu'elle a contribué à
mettre sur pied.



Une enquête fouillée sur les divers
traitements qu'on nous propose.

Un regard politique sur nos
institutions médicales.

Un livre bouleversant écrit
par une journaliste elle-même
atteinte du cancer du sein.

573 p. - 29,95 \$

Chez votre libraire

les éditions du remue-ménage

4428 boul. Saint-Laurent, bur. 404
Montréal (Québec) H2W 1Z5 Tél. (514) 982-0730

LIVRES

ESSAIS ÉTRANGERS

Renaissance
du protectionnisme

L'ILLUSION ÉCONOMIQUE

Essai sur la stagnation des sociétés développées
Emmanuel Todd
Gallimard, Paris, 1998, 321 pages

Le protectionnisme! L'idée semble si rétrograde dans le libre-échange obligé de notre époque. Aussi s'étonnera-t-on de découvrir un plaidoyer en sa faveur, signé par un essayiste renommé comme Emmanuel Todd.

Ce que d'autres auraient entouré de circonvolutions, Todd l'assène carrément: «La seule voie économique menant au rétablissement des équilibres internes et externes serait la définition explicite d'un protectionnisme intelligent, élément de la stabilité du monde, coopératif, non agressif».

Replis, crispation, fermeture suspecte? Évidemment, les accusations tomberont dru sur cette thèse à contre-courant.

Mais Todd a l'expérience du «contre-courant». Il fut un des seuls au France, en pleine stagnation brejevienne, à prédire «l'implosion du système soviétique» dans *La Chute finale*, publiée en 1976.

L'illusion économique sera-t-il également prémoniteur? Pour le savoir, rendez-vous dans dix ans... Mais on conviendra au moins qu'il provoque une interrogation capitale: et si ce mouvement vers l'ouverture des marchés, des frontières, vers la circulation totale des «bits» et des personnes n'était providentiel et inéluctable qu'en apparence seulement?

La réaction épidermique de pays européens, la France en tête, contre l'AMI (accord multilatéral sur l'investissement), en cours de négociation au siège de l'OCDE (situé à... Paris!) est peut-être un signe d'essoufflement de la doctrine sans-frontiériste? Sursaut passager, sans conséquence, ou véritable semence de révolte des souverainetés?

À ce sujet, Emmanuel Todd ne se risque ici à aucune prédiction précise. Toutefois, il relativise habilement la vogue libre-échangiste actuelle. Le monde a toujours alterné, rappelle cet historien, entre période de protectionnisme et période libre-échangiste. De plus, «le décollage économique de la Grande-Bretagne» a été réalisé aux XVII^e et XVIII^e siècles «grâce à de puissantes mesures protectionnistes». Il en irait de même selon lui du «décollage industriel américain» au lendemain de la guerre de secession, de l'essor allemand sous Bismarck en 1879. Dernier exemple, actuel celui-là: «ce Japon, deuxième puissance économique mondiale, qui reste protectionniste bien au-delà de son décollage initial».

Pis encore, «l'abaissement des barrières douanières» serait à la source «d'une chute du taux de croissance de l'économie mondiale». Todd va même jusqu'à prétendre que «la croissance effective des échanges est en cours de ralentissement». (!) Bref, parce qu'on s'est acharné à ouvrir les marchés, «l'économie mondiale va de moins en moins bien». «Les données globales sont (...) sans appel», écrit Todd, formel.

Le propos de l'auteur, plus complexe que la courte synthèse que j'en fait ici — notamment dans son analyse anthropologique — dépasse le simple et séculaire débat entre protection et ouverture économiques.

Économie
et anthropologie

Est précisément remis en cause, ici, l'économie comme anthropologie, comme définition de l'humain. Todd s'insurge notamment contre cette vision ultralibérale que Margaret Thatcher a un jour formulée ainsi: «There is no such thing as a society».

Antoine
Robitaille

Todd
annonce
la fin
du libre-
échange

Et c'est ici que l'on retrouve le sens même du titre. Todd s'inscrit en faux contre l'analyse qui prétend que l'économie mondiale a dissous la nation. Non, dit-il de façon intéressante, il y a eu «autodissolution des nations», effectuée au profit d'une classe privilégiée, avec comme prétexte l'économie; et au prix d'une «formidable montée des inégalités internes à chaque société».

Todd fait remarquer avec horreur que partout la modernité économique actuelle accepte le retour en douce de «paradigmes inégalitaires».

Le libéralisme des XVIII^e et XIX^e siècles «était associé positivement au développement de l'idée nationale». Ce n'est plus le cas, s'indigne-t-il. Un «antinationisme» s'est installé dans les élites occidentales, mais surtout en France, qui mine les idées d'égalité et de solidarité.

Todd se révèle anti-maastrichtien et antimonnaie unique parfois de façon primaire: «L'euro est le protectionnisme des imbéciles». La solution, pour lui, passe par une redécouverte de la nation, diverse et unie, et non, comme aujourd'hui, exsangue et fragmentée. «Ce dont nous avons d'abord besoin, conclut-il, est d'un saut de la foi, dans une croyance collective raisonnable, la nation».

Intéressant dans plusieurs de ses aspects, provoquant par son anticonformisme, ce livre stimule, malgré un style plat, du type ouvrage sociologique savant mâtiné d'envoies pamphlétaires.

L'auteur, malheureusement, dégage un je-ne-sais-quoi de profondément «grincheux». Non seulement dans son anti-américanisme, mais surtout dans son analyse, figée dans un déterminisme des familles-type.

Malgré une belle défense de la nation, il s'avère aussi grincheux dans ses solutions, toutes tournées vers le bon vieux temps où la nation était un concept idyllique. Certes, plusieurs autres auteurs inquiets de la mondialisation partagent ces sentiments nostalgiques. Le «gourou» du Groupe de Lisbonne, Ricardo Petrella, idéalise par exemple le Welfare State. Mais il sait aussi éviter le piège du passéisme en proposant par exemple de hisser à l'échelon mondial les beaux principes de l'État providence: redistribution, justice, gouvernance mondiale, etc.

Utopique, certes. Mais sans doute moins que la renaissance du protectionnisme prônée par Emmanuel Todd.

arobitaille@sympatico.ca

LETTRES FRANCOPHONES

L'amour en sursis

La naissance de l'Alsagérie,
une Alsace devenue algérienne

LES NUITS DE STRASBOURG

Assia Djebar
Actes Sud, Arles, 1997, 405 pages

LISE GAUVIN

Assia Djebar, romancière d'origine algérienne, poursuit avec une continuité exemplaire une œuvre d'amour et de deuil dans laquelle s'inscrit comme en filigrane une Histoire impossible à décrire et à vivre, sinon sous le mode de l'effacement, de la fuite ou de l'effroi. Après les nouvelles d'*Oran langue morte*, histoires des avancées du désir et de la passion d'autant plus troublantes qu'elles devaient se cantonner dans l'inachevé, l'inaccompli, le précaire, voici le récit d'un couple formé d'une Algérienne et d'un Français qui, en neuf nuits d'amours tumultueuses, parcourt ce que d'autres mettront une vie entière à réaliser, c'est-à-dire un destin.

Etrange roman que celui-là. On y retrouve la manière Djebar, tout en douceur, en lyrisme, mais aussi en ruptures, en contrepoints, en chassés-croisés. Plusieurs histoires donc s'entremêlent dans ce texte qui, comme dans les récits-cadres de type boccalien, est ponctué par chacune des rencontres des amants. Rencontres qui ont toujours lieu dans un hôtel différent, car ainsi en a décidé Thelja, l'héroïne, afin d'éviter la routine, l'enracinement, afin de ménager la part d'inconnu dans la redécouverte de l'autre.

À cette trame centrale se greffent des épisodes dans la vie d'émigrés algériens vivant à Strasbourg, de Strasbourgeois d'origine allemande ou française, de gens qui, tels les habitants chassés de leur ville en 1939, ont tous dû renoncer à une part de leur passé. D'où une complicité possible entre Algériens et Alsaciens: «Alsace, Algérie: les deux mots languaient soudain. Elle leur trouva une résonance commune, une musique qui semblait les accoupler, à moins que ce ne fût plutôt une même blessure ancienne, des cicatrices en creux qui, conjuguées, risqueraient de réapparaitre... Oui, vraiment, une algie sourde les reliait: Alsace, Algérie. Irma murmura, du bout des lèvres, ces deux noms de pays, de terroir noir, lourd d'invasions, de ruptures ou de retours amers...» Et la ro-

mancière de créer le néologisme «Alsagérie» pour rendre compte de cette complicité.

Tragique légèreté

Nous sommes tous des immigrants, semble dire Assia Djebar à travers la voix de Thelja, la passagère, la fugitive: «Oh Dieu, l'ivresse de déambuler, de goûter l'errance, plongée dans une telle intensité! Jamais, pourvu que je marche, je ne cessai de me sentir légère...» Mais de cette légèreté, le tragique n'est jamais loin. Il réapparaît dans le choix de Jacqueline, la metteuse en scène, de faire représenter *Antigone* par une troupe de banlieue et de confier le rôle-titre à une jeune Algérienne. Jacqueline ne verra pas la première de sa pièce, elle-même victime de la folie meurtrière de son amant algérien. Le tragique réapparaît encore, chez Thelja, malgré la légèreté, tapi dans les dernières pages du roman, comme l'envers obligé du plaisir et de la joie.

La grande nouveauté de ce livre, par rapport aux précédents d'Assia Djebar, consiste à offrir aux lecteurs une forme de liturgie amoureuse qui, pour la première fois de façon aussi soutenue, s'exprime en français. Dans un entretien qu'elle m'accordait en 1995, Assia Djebar avait la difficulté qu'elle avait à écrire l'amour en français: «Une des motivations, la plus personnelle, de L'Amour la fantasia, c'est de m'être rendu compte, à 40 ans passés, que dès que j'étais dans un besoin d'expression amoureuse — je veux dire dans ma vie de femme — le français devenait un désert. Je ne pouvais pas dire le moindre mot de tendresse ou d'amour dans cette langue, à tel point que c'était un vrai questionnement de femme. Ainsi avec certains hommes avec qui pouvait dérouler un jeu de séduction, comme il n'y avait pas de passage à la langue maternelle, subsistait en moi une sorte de barrière invisible» (Territoires des langues, dans *L'Ecrivain francophone à la croisée des langues*, Karthala, Paris, 1997). Et de préciser que la poésie lui permettait de trouver les mots «pour dire le plaisir et le désir».

Dans *Les Nuits de Strasbourg*, son personnage Thelja a inventé un alphabet perdu, celui qui lui sert à décrire, en un ample oratorio, un chant d'amour d'autant plus puissant qu'il se sait précaire.

LITTÉRATURE
FRANÇAISEDu
champagne
pour
un blouson
noirUne éducation
sentimentale entre
bitume et télé

LE CŒUR ENRAGÉ

Bernard Alliot
Belfond, Paris, 1997, 215 pages

GUYLAINE MASSOUTRE

Longtemps journaliste au *Monde*, Bernard Alliot se consacre depuis quelques années à l'écriture romanesque. Il a adopté la langue verte des gens habitués à se battre, qu'il met en scène. Des personnages passionnés, bien inscrits dans le monde social, coulent de sa plume alerte et incisive. En sa compagnie, on vit dans un monde réel, entouré d'objets usuels et d'être aux préoccupations tangibles.

Écrite dans le style d'un roman policier, truffée de détails concrets, l'histoire plonge dans le quotidien de deux Parisiens, entre le bitume des parkings, le béton des cages d'escalier et la toile brûlante des bagnoles. On se croirait dans un film, tant le croquis du décor est précis. Comme un bruit de fond, la télé hurle le bonheur américain, la violence new-yorkaise et les robots nippons, entre deux débauches de spots publicitaires.

Le Loup, héros du roman, est une espèce de mauvais garçon désœuvré. Il est flanqué de son pote, Robert, un écrivain raté chez qui il traîne entre deux matchs de boxe, son sport favori. Son allure générale parle de sa personne: «Bob a une figure avenante et civilisée, la mienne, tout en méplats, semble ébauchée à grandes claques dans de l'argile. Mes traits sans finesse révèlent que je me suis détaché récemment de la glèbe.» C'est avec cette énergie rustre, ancrée dans le sol, que le personnage mord dans la vie.

Lisa, l'héroïne féminine, est tout le contraire du Loup, hormis son caractère tranché. Cette excitante poupe Barbie, dotée d'une forte tête et bien assise sur sa fortune familiale, arrache le cœur tendre du Loup, qui ignorait sans doute l'existence d'un tel point faible en lui... Pour elle, le monde est peuplé de bêtes sauvages: le Loup, le Guépard, la Panthère, car elle cherche cette force animale qui la libérera de son monde feutré, conventionnel et réglé.

Évidemment, dans un tel contexte, la relation amoureuse devient vite une passion effrénée. Les mondes se heurtent, se croisent et se rencontrent parfois. Surtout quand les partenaires échangent leurs rôles: Lisa sait casser sa fragilité de porcelaine pour libérer ses désirs, tandis que le monstre brutal cache mal, en privé, son âme d'écoué vif. Sur les lignes de faille, leurs corps trouvent un langage érotique.

La narration passe d'un je à l'autre: chacun raconte à son tour ce qu'il voit du monde, en tirant sa langue au verbe aussi acéré que les griffes d'un chat. Car ces personnages ont la puissance lascive et cruelle des félins: «J'enlace mon diable aux yeux bleus et nous remontons l'allée en crânant comme des conquistadors.» On ne peut imaginer Lisa que majestueuse et dégoulinante, excessive et torride. Monsieur Muscle, terrassé, est prêt à passer le collier qu'elle lui tend.

Il faut vous dire que nos héros ont l'âge des champions. C'est parce qu'ils sont très jeunes que ce roman a un goût de fièvre et de pomme verte. Ce malabar, qui fond devant la croupe d'une minidette, finirait bien par désirer la place de prince consort, que les parents de Lisa prépareraient pour l'avenir doré de leur fille. N'insistez pas, lui signifiait-on poliment, en montrant à la Bête la porte du jardin.

Finalement, le dialogue des cœurs s'intensifie et s'accélère. Les événements aussi. L'éducation sentimentale, version *Love Story*, est sur le point de s'achever. On ne vous dira pas qui se retrouve dans le rôle de l'insecte, englué dans la toile de l'araignée.

GENEVIÈVE LAPORTE

Elle ne parle pas de Picasso, elle raconte Pablo, au quotidien.



«Picasso? Moi, je l'appelais Pablo...»

Découvrez le célèbre peintre à travers les souvenirs émouvants de celle qui fut sa dernière passion.

Vivez un moment inoubliable en assistant à la conférence qu'elle prononcera à l'Institut Goethe, le jeudi 19 mars 1998 à 19 h 30. Entrée libre.

Geneviève Laporte est l'auteur des ouvrages
Un amour secret de Picasso
Justin du bout du monde
La sublime porte des songes.

Informations: Communications Jo Ann Champagne (514) 421-1776

ÉDITIONS DU ROCHER

XYZ éditeur

Un essai qui s'intéresse, dans un premier temps, aux figures du récit de soi freudien. La seconde partie est consacrée à l'œuvre littéraire du psychanalyste québécois Julien Bigras.

Simon Harel
Le récit de soi
252 p. • 24,95 \$

XYZ éditeur

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: 525.21.70 • Télécopieur: 525.75.37

Plongez dans le monde imaginaire

du 19^e Salon du livre de l'Outaouaisdu 25 au 29 mars 1998,
au Palais des congrès de Hull25 mars, de 12 h à 22 h
26 et 27 mars, de 9 h à 22 h
28 mars, de 10 h à 22 h
29 mars, de 10 h à 17 hADULTES: 6 \$
ADOLESCENTS: 3 \$
ENFANTS: GRATUIT (12 ans et moins)Partenaires
par la Caluso
occupant
St-Joseph
de Hull

Remise de coupons-rabais d'une valeur équivalente à votre prix d'admission, valides au Salon ou chez les libraires participants de l'Outaouais jusqu'au 30 avril 1998 (détails à l'entrée).

http://www.slo.qc.ca/

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Les visiteurs du moi

LE GOLEM DE L'ÉCRITURE

De l'autofiction au Cybersoi

Régine Robin, XYZ, coll. «Théorie et littérature»
Montréal, 1997, 302 pages

Le Golem est cette créature artificielle à forme humaine qui nous vient de la tradition magique juive et des légendes d'Europe centrale, et qui a inspiré l'expressionnisme allemand et la science-fiction. Pour Régine Robin, l'écrivain est le Golem de l'écriture, c'est-à-dire un démiurge: il crée ses personnages, invente sa langue, se crée lui-même par l'acte d'écrire. De *Frankenstein* au *Horla*, en passant par *Docteur Jekyll* et *Mister Hyde*, sans parler de Gregor Samsa et de toutes les autres formes explicites de clivage du sujet, la littérature, avant la psychanalyse, a ouvert la porte à ces étranges «visiteurs du moi» qui rôdent dans la nuit humaine. Doubles, fantômes et spectres ne sont que les déguisements imaginés par l'écrivain pour que sa vie ressemble à une fiction.

Pour Régine Robin, la littérature contemporaine joue son va-tout dans ce qu'elle appelle, après d'autres, l'autofiction. Entre Protée et prophète — pour reprendre un jeu de mots de Serge Doubrovsky —, l'écrivain ne peut plus faire abstraction de la façon dont ce qu'il écrit construit sa vie. En même temps, au même titre que la biographie, l'autobiographie au sens strict n'est plus possible. Nous sommes donc à l'ère de l'identité pluralisée, de l'identité-palimpseste, à la croisée du biographique et de la fiction. Du biographique plutôt que de la biographie, pour bien marquer qu'il s'agit ici d'un moi mis à distance, ouvert au jeu, à l'indécidable et à l'inachevé et non d'un soi fixe, achevé, stéréotypé, pour bien marquer que le sens est davantage affaire de détails inattendus, d'excès, de surprises qui mobilisent les affects que de grands cycles comme ceux qui rythment les récits de vie traditionnels. Ce que Barthes, dans *La Chambre claire*, appelait le *studium* et le *punctum*.

Le Golem de l'écriture prolonge la réflexion sur la littérature, la mémoire collective et les intellectuels juifs entreprise avec *Le Roman mémoriel* et *Le Deuil de l'origine*. Comme toujours chez Mme Robin, la pensée touche à plus d'un domaine et la facture de l'essai qui résulte de cet eclectisme est peu orthodoxe. À la fois théorie littéraire, réflexion sur la postmodernité, étude sur l'identité (en particulier juive), *Le Golem de l'écriture* cherche à faire le pont entre l'autofiction pratiquée par quelques-uns des écrivains et artistes les plus singuliers de ce siècle et la pratique textuelle dans le cyberspace.

L'impossibilité de se ressembler

Le postmodernisme est l'âge du décentrement maximal, ce que les écrivains qui ont accepté d'aller au bout de leur(s) identité(s) imaginaire(s) ont très vite constaté. Parmi ceux-ci, Régine Robin en a retenu quatre à qui elle consacre les deux tiers de son livre: Joseph et Philip Roth (aucun lien de parenté), Romain Gary et Serge Doubrovsky. Ce sont des écrivains marqués par la dérive du jeu identitaire, par un fantasme de toute-puissance qui les fait vouloir s'auto-engendrer par le texte, être à la fois le père et le fils de leurs propres œuvres, se choisir leurs ancêtres et leurs filiations. Tous les quatre sont juifs, ont erré et font dans l'autofiction. Tous les quatre ont produit des œuvres qui ressemblent à leur vie, en ce sens que chez eux l'invention biographique fait texte. Tous les quatre répondent à la consigne de Fernando Pessoa dans *Le Livre de l'intranquillité*: transformer l'«être» en verbe transitif et dire

non plus seulement «je est un autre» comme Rimbaud mais «je me suis». À moins de combiner les deux pour pouvoir dire: «Je me suis toujours été un autre».

Mais le plus surprenant dans *Le Golem de l'écriture*, c'est la troisième partie consacrée à l'ère de la simulation qui est désormais la nôtre. Comme en font foi aujourd'hui les œuvres dérangeantes de l'artiste Ricardo Altmann (qui s'envoie des lettres à lui-même depuis plus de vingt ans), de la photographe Sophie Calle et ou de l'installateur Christian Boltanski, le soi est devenu objet de fiction et l'impossibilité de se ressembler nous fait de plus en plus douter qu'on puisse encore représenter le réel. Les repères et les distances du spectacle sont abolis et le réel est de plus en plus halluciné. C'est ce que Régine Robin appelle le stade de l'écran.

Ce qui se joue donc aujourd'hui dans la culture, c'est une perte des repères entre fiction et réel, un trouble de l'identité, du symbolique. Avons-nous atteint le point où les fantasmes s'incarnent directement dans le réel? Cette indifférenciation ne porte-t-elle pas en elle-même la menace d'une atteinte à la source de toute pensée?

On sait, par exemple, que les images numériques constituent aujourd'hui pour la réflexion philosophique une véritable coupure épistémologique. Tous les repères symboliques de la filiation et de la génération sont mis en pièce. On assiste à une rupture radicale du lien anthropologique. Comme dans cette *Recovered Memory Therapy* d'origine américaine (et anti-freudienne) censée rendre à des patients le souvenir des abus dont ils auraient été victimes, qui suppose que le réel, même enfoui, est là dans sa facticité et qu'il est possible, avec des techniques de suggestion adéquates, de le faire resurgir tout bonnement comme si presque rien ne s'était passé. Comme dans les avancées de plus en plus rapides de la manipulation génétique qui font que l'on peut choisir le sexe de ses enfants ou le sien (la transexualité), que la fécondation et les rôles parentaux ne sont plus du tout les mêmes.

Rien n'est joué, sauf le réel

Le dernier chapitre du livre, qui porte sur le cyberspace, est peut-être le plus étonnant de tous. Après avoir étudié toutes les dérives identitaires qui fondent le soi postmoderne, le «Cybersoi», Mme Robin se garde bien de les condamner. Sans

pour autant leur donner l'absolution, elle refuse d'y voir comme la critique américain Fredric Jameson une sorte d'autisme interactif, de se laisser aller au pessimisme antitechnologique ou à l'antirationalisme qui animent d'autres dérives contemporaines, obscurantistes celles-là. Elle refuse la politique du pire et se rallie à la position du philosophe Pierre Lévy (*L'Intelligence collective: pour une anthropologie du cyberspace*). Pour Régine Robin, rien n'est joué.

Il existe sur le Net de nouvelles formes langagières, une nouvelle textualité (qu'elle appelle, après d'autres, l'hypertexte de fiction ou hyperfiction), qui sont des expériences identitaires en bonne indue forme, si l'on peut dire. Il y aurait donc complicité entre la littérature expérimentale, moderniste, des Roth, Gary, Auster et l'hypertexte des internautes avertis. *Le Golem de l'écriture* se termine significativement par l'examen de quelques sites Internet dont les auteurs (!?) pratiquent l'autofiction.

Des questions subsistent, dont les réponses viendront plus tard, sans doute. Si le réel a déjà disparu, comme le suggère Baudrillard, comment le citoyen peut-il avoir quelque prise sur ce qui reste? Et comment s'appelle ce qui reste? Le statut social de l'artiste est-il périmé, comme le suggère Yves Robillard dans *Vous êtes tous des créateurs?*

rosa@videotron.ca



Robert Saletti

De la complicité entre la littérature expérimentale et l'hypertexte des internautes

Louis-Joseph Papineau

Un demi-siècle de combats

Leader des Patriotes, grand homme politique, Louis-Joseph Papineau (1786-1871) est au cœur des controverses et des luttes qui marquèrent le début et le milieu du XIX^e siècle.

À la suite de la mort du roi d'Angleterre Georges III (avril 1820), de nouvelles élections sont déclenchées pour renouveler le parlement du Bas-Canada. Dans un discours électoral prononcé le 1^{er} juillet 1820, Papineau compare les gouvernements de la France et de l'Angleterre. Par ailleurs, il décrit ce que doivent être les exigences du peuple à l'égard de ses représentants.

MESSIEURS,

Il n'y a que peu de jours que nous nous sommes réunis dans ce lieu pour le même objet qui nous y rassemble aujourd'hui: le choix de Représentans. Ce choix étant occasionné par une grande calamité nationale, la mort du souverain bien aimé qui a régné sur les habitans de cette province depuis le jour où ils sont devenus sujets Britanniques, il est impossible de ne pas témoigner ici les sentimens de la reconnaissance pour les [bienfaits] dont il nous a [comblé], et ceux du regret pour sa perte, qui a été ressentie si vivement ici comme en toutes les autres parties de ses vastes états. Et comment pourroit-il n'en être pas ainsi, chaque année de son long règne ayant été marquée par de nouvelles faveurs conférées à ce pays? Pour énumérer ces faveurs et détailler l'histoire de cette colonie depuis tant d'années, il faudroit plus de tems que n'en peuvent donner ceux à qui j'ai l'honneur d'adresser la parole. Qu'il suffise donc, par un coup d'œil rapide, de comparer notre heureuse situation avec celle où nos pères se trouvoient la veille du jour où George III devint leur monarque légitime. — Qu'il suffise de nous rappeler que, sous le gouvernement français, (arbitraire et oppressif au dedans et au dehors,) les intérêts de cette colonie étoient plus souvent négligés et mal-administrés que ceux d'aucune autre partie de ses dépendances. Le Canada ne paroît pas avoir été, à ses yeux, un pays qui, par la fertilité du sol, la salubrité du climat, et l'étendue de son territoire, auroit pu être la paisible

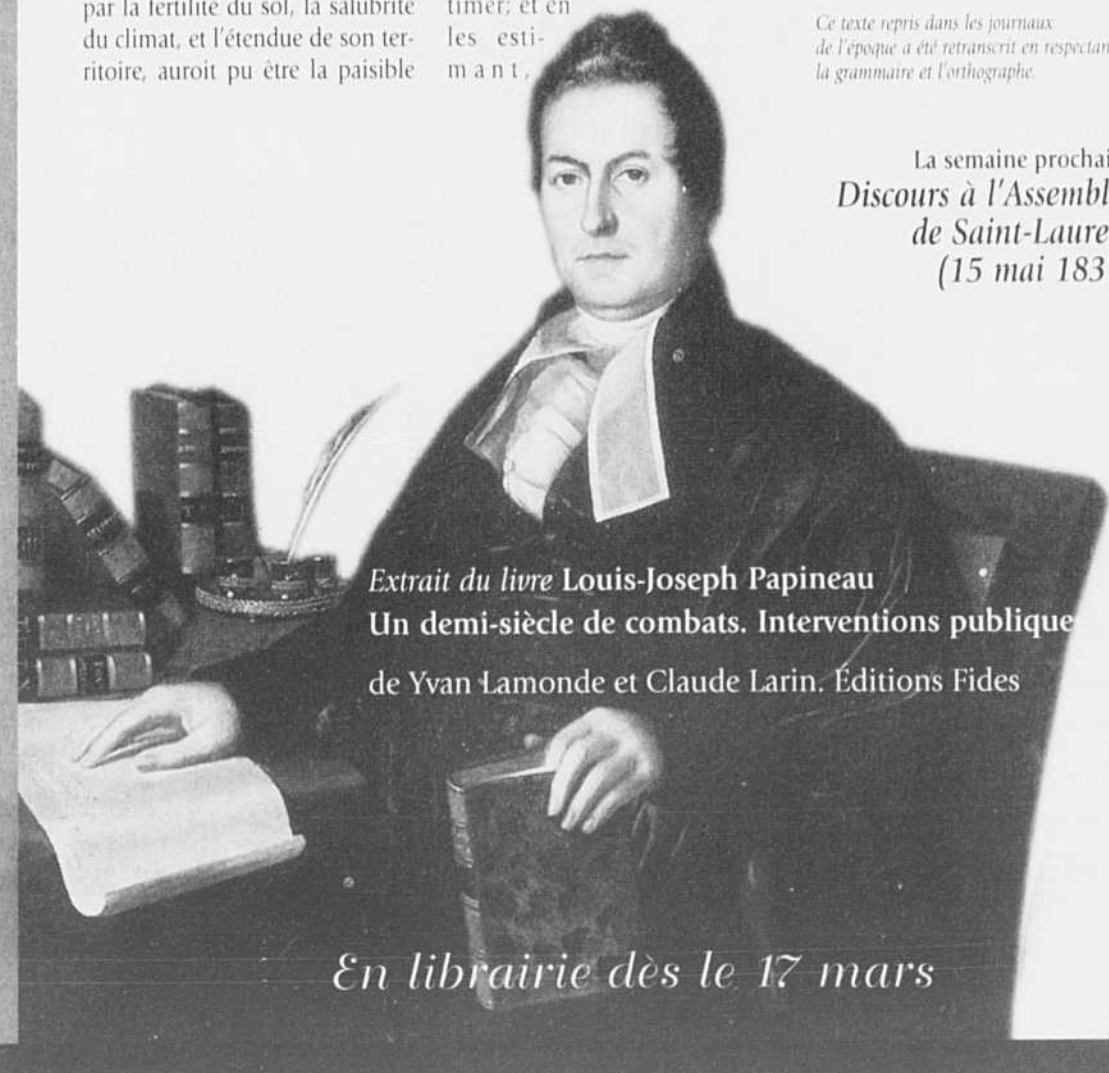
demeure d'une population forte et heureuse, mais un poste militaire, dont la faible garnison étoit condamnée à vivre dans un état d'alarme et d'hostilité continuelle, fréquemment exposée à périr par la famine; sans commerce, ou ayant un commerce monopolisé par des compagnies privilégiées; les biens publics et privés souvent au pillage; et la liberté individuelle tous les jours violée, tandis qu'année après année la poignée d'habitans établis dans cette province [étoit] arrachée de leurs foyers et du sein de leurs familles pour aller répandre leur sang, et porter le meurtre et le carnage depuis les rives des grands lacs, du Mississipi et de l'Ohio, jusqu'à celles de la Nouvelle-Écosse, de Terre-Neuve et de la Baie d'Hudson. Telle étoit la situation de nos pères: voyez quel changement George III monarque révére pour son caractère moral, sa fidélité à ses devoirs comme Roi, et son amour pour ses sujets, succède à Louis XV, prince alors, justement méprisé pour ses débauches, son inattention aux besoins de son peuple et sa profusion des deniers publics qu'il prodiguait sans mesure à ses favoris et à ses maîtresses... Choisissons pour représentans des hommes dont l'intérêt privé soit intimement lié avec l'intérêt public: des hommes qui, amis zélés du pays, en examineront avec attention les besoins, et se pénétreront bien des principes de sa constitution: car ceux qui entendent ces principes doivent les estimer; et en les estimant, ils

ils doivent se montrer les fermes amis de tout ce qui tend au bien général, et les ennemis inflexibles de tout ce qui pourroit le mettre en danger. Ils feront en sorte que de bonnes lois soient formées et dûment obéies... Ils feront en sorte que l'administration de la justice soit pure, peu coûteuse, prompte, impartiale et honorée de la confiance publique. Ils accorderont un revenu public proportionné aux moyens du pays et aux besoins de gouvernement, distribué avec cette sage économie qui doit refuser à la sollicitation ce qui devrait être réservé pour récompenser le service méritoire; mais suffisant pour mettre le gouvernement toujours en état de se prévaloir des talens des personnes les plus propres à remplir ses charges. Ils regarderont comme sacrée la liberté de presse, cette puissante machine, le plus ferme appui de toute sage institution politique, le meilleur excitateur et conservateur de l'esprit public. Il multiplieront les écoles, sachant bien que les hommes ont des mœurs, et sont industrieux et libres, à proportion que leurs esprits sont éclairés. Ils laisseront l'agriculture, le commerce, les arts mécaniques, aussi exempts de fardeaux et aussi peu restreints par des réglemens et des privilèges qu'il sera expédient; persuadés que la liberté et la concurrence assureront généralement des productions à bon marché, abondantes et améliorées. Enfin ils connaîtront, aimeront, et procureront le bien général dans la société.



Ce texte repris dans les journaux de l'époque a été retranscrit en respectant la grammaire et l'orthographe.

La semaine prochaine
Discours à l'Assemblée
de Saint-Laurent
(15 mai 1837)



Extrait du livre Louis-Joseph Papineau
Un demi-siècle de combats. Interventions publiques
de Yvan Lamonde et Claude Larin. Éditions Fides

En librairie dès le 17 mars

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Au commencement

ADAM ET ÈVE

Jean Grosjean, Éditions Gallimard
Paris, 1997, 153 pages

NAÏM KATTAN

Depuis une vingtaine d'années, Jean Grosjean publie des textes, à la fois poèmes et récits, ou il évoque et fait vivre pour nous aussi bien *Le Messie* que *Pilate*, *Jonas* que *Darius*, *Samuel* que *Samson*. Il se nourrit à la source. Car en plus de ses textes, de ses poèmes, il fait des traductions de la Bible dont les dernières furent *La Genèse*, *L'Évangile selon Jean* et *L'Apocalypse*. En fait, tous ses écrits, textes et traductions sont des lectures, et comme pour donner suite, commentaire et évocation à sa magnifique traduction de *La Genèse*, voici qu'il nous donne *Adam et Ève*.

Ce texte peut, à première vue, sembler déroutant. Limpide, d'une splendide simplicité, il nous raconte, à travers la Création et la vie du premier homme et de la première femme, celles de tous les hommes et de toutes les femmes, la vie tout court. Comme dans ses autres écrits, la nature est omniprésente, celle que nous connaissons, que ce soit en France ou ailleurs, ni hiératique ni mythique, comme si l'Éden initial n'a existé que dans notre esprit, parfois dans notre

âme, mais aussi dans notre existence de tous les jours. Aussi, loin d'être idyllique, la vie, proche, se déploie aujourd'hui comme au premier jour.

Dans ce texte, Grosjean ne reprend pas le récit biblique. Ni serpent, ni arbre de connaissance, ni pomme, ni désobéissance, comme si le monde premier n'était autre que celui où nous vivons. Adam et Ève inscrivent leur existence dans une nature sans frontières. S'ils virent le monde, ils se voient forcés aussi de vivre dans le monde: «*Ils allaient apprendre et c'était là le hic. Ils devaient mieux tenir compte de l'évasion des heures. Jusque-là ils n'avaient qu'existé, la vie était belle, aussi belle qu'Ève dont trottaient les fines jambes.*»

Prenant acte d'eux-mêmes, de la différence, ils explorent l'espace. Adam et Ève savent qu'ils parcourent un territoire vierge cependant habité par l'histoire. Grosjean nous dit qu'ils sont nos proches et peut-être sont-ils nous-mêmes. Aussi, dès que nous nous attardons sur notre vie, nous les suivons «*comme si tout ce qui devait se passer s'était déjà passé, comme si tout ce qui importait avait eu lieu avant et de façon inaperçue, comme si la vie leur glissait des mains.*»

Puis, les voici qui découvrent le temps: «*Ève: "Au lieu de prédire le passé, on devrait se souvenir du futur."*»

Ils ne sont pas seuls puisque Dieu

est là, présent à chacun de leurs gestes, à chacun de leurs mouvements, et qui, comme eux, porte le souci du monde. Ils n'interrogent pas le Seigneur mais cherchent à deviner ses intentions avant de conclure que «*Dieu sans doute les entendait et s'étonnait peut-être de se découvrir temporels.*»

L'histoire du premier homme et de la première femme, que nous raconte Grosjean, n'est pas, comme dans *La Genèse*, transmise de l'extérieur par une voix et lui ensuite de génération en génération. Elle est vécue et évoquée au présent et nous la devinons dans nos propres pérégrinations car «*ni Adam ni Ève ne savaient lire. Et d'abord rien sans doute n'était tout à fait écrit.*»

Après avoir lu, médité, célébré et commenté les pages du Livre, Grosjean revient dans *Adam et Ève* à la toute première, moins pour la résumer ou en tirer des conclusions que pour redire l'émerveillement de l'âme dans l'enchantement de la parole. Dans ce livre, il atteint cette véritable sagesse qui rejoint la candeur et quasi la naïveté de l'enfant. Un enfant qui a lu tous les livres, traversé tous les savoirs, qui ressent la vibration du souffle originel et qui nous la communique dans les mots d'aujourd'hui et de tous les jours. Parole puissante car ici la poésie atteint la connaissance, celle qui intègre tous les savoirs et les transforme en vie.

La revue TROIS



«La découverte d'un monde»



Dessins: Marie-Claire Blais



Texte posthume: Josée Yvon



Hommage à Barbara

... et Claire Varin, Clarice Lispector, Robert Yergeau, Audre Lorde, Hugues Corriveau, Claudine Bertrand, Monique Bosco, Marie Bernard, D. Kimm, Danielle Roger, Jean Duval, Jacques Brault, Pierre Ouellet, Amélie Nothomb...

Éditions Trois, 2033, av. Jessop, Laval (Québec) H7S 1X3 Tél.: (514) 663-4028 Fax: (514) 663-1639

—Acanzo

HISTOIRE

Le courage africain

Triompher d'un continent hostile

LES AFRICAINS

Histoire d'un continent

John Iliffe

Editions Aubier, 1997, 460 pages

JOCELYN COULON

LE DEVOIR

L'Afrique est le berceau de la race humaine et le lieu de la plus formidable lutte de l'homme contre la nature. En effet, le peuplement de la région la plus hostile du globe, la co-existence de l'homme avec son environnement, la construction de sociétés durables et la défense contre les agressions venues des régions plus favorisées constituent les thèmes centraux de l'histoire de l'Afrique. Et c'est cette fascinante histoire que John Iliffe nous raconte avec la minutie, parfois un peu froide, du clinicien. Pour l'historien britannique, les peuples, les maladies, les conquêtes, les catastrophes, plus que l'action individuelle de tel ou tel personnage, façonnent ce continent et servent à expliquer et à comprendre ce que l'auteur établit comme étant le cœur de l'expérience africaine: la souffrance.



Selon Iliffe, la souffrance marque à chaque étape de son développement la marche de l'Afrique vers la modernité. Dès l'émergence de la race humaine dans l'Est et le Sud africains, la nature dresse ses obstacles: «*Les très vieilles roches de l'Afrique, ses sols pauvres, ses pluies capricieuses, l'abondance des insectes et la fréquence exceptionnelle de la maladie*» présentent un environnement hostile et freinent le peuplement du continent jusqu'au XIX^e siècle. Ce n'est que très lentement, et en déployant de grandes énergies, que les Africains prennent possession de leur continent. Au contraire des peuples d'Eurasie et d'Amérique qui colonisent les terres en avançant depuis des frontières linéaires, «*la colonisation de l'Afrique fut avant tout un processus interne*» marqué par une lutte titanessque contre la forêt tropicale.

Il n'y a pas seulement la nature qui frappe durement. Les agissements des hommes viennent renforcer la cruauté du combat pour la vie. L'esclavage, tant celui pratiqué par les Africains que celui imposé par les étrangers, dévaste un continent dont

toute l'histoire est pourtant une «*lutte pour accroître le nombre d'hommes*». Mais, écrit l'auteur, si «*l'esclavage ralentit sans doute la croissance de la population pendant deux siècles décisifs, [...] il donna aux Africains une plus grande résistance aux maladies venues d'Europe, si bien que, lorsque à la fin du siècle dernier eut lieu la conquête coloniale, ses conséquences démographiques, bien que graves, furent moins catastrophiques que sur d'autres continents plus isolés*», écrit-il.

Tant les obstacles naturels que les actions des hommes empêchent les sociétés africaines de se donner de véritables États et de se développer au même rythme que les autres. On pourrait croire que ces faiblesses profitent aux colonisateurs extérieurs. Erreur. Lorsque les Européens entament la conquête du continent à la fin du XIX^e siècle, ils n'ont pas la tâche facile. Ils doivent affronter des Africains rebelles et déterminés, qui résistent mieux que les populations du sous-continent indien. «*La possession très répandue d'armes, les codes d'honneur militaires et une longue tradition d'hostilité à tout contrôle rendirent la résistance populaire à la conquête beaucoup plus redoutable qu'en Inde, par exemple*», écrit l'auteur. En fait, si les Britanniques dominent l'Inde pendant 250 ans, leur présence en Afrique, comme celle des Français d'ailleurs, bien que traumatisante, ne dure, à quelques exceptions près, que moins d'un siècle. Pendant ce temps, grâce à certains bienfaits de la colonisation, comme les soins médicaux, les sociétés africaines connaissent «*une croissance démographique d'une ampleur et d'une rapidité sans équivalent dans l'histoire humaine*». Douce revanche qui, toutefois, si elle provoque «*l'effondrement du système colonial [...] et la destruction de l'apartheid*», est aussi responsable de l'instabilité actuelle des nouveaux États, dit l'historien.

Comme on le voit, «*la souffrance présente un aspect central de l'expérience africaine*» et, écrit l'auteur, les Africains «*ont affronté franchement, plaçant l'endurance et le courage au premier rang de toutes les vertus*». C'est aussi cet aspect de l'histoire africaine que John Iliffe veut souligner dans son étude.

En refermant cet ouvrage, on aurait voulu en savoir plus. John Iliffe en est bien conscient mais, dit-il, il faut être patient. «*L'un des aspects les plus passionnants de l'histoire africaine, c'est que pour une bonne part, elle est encore enfouie sous terre*». Un vaste chantier qui reste à explorer.

LIVRES

BANDES DESSINÉES

Balade sans balises

De Diane O'bomsawin, dite Obom, à Didier Daeninckx, selon Tardi

Le livre, surtout quand il se veut bédé, va bien lorsque la qualité du texte vaut tout autant que celle du dessin. Comme quoi, s'il est nécessaire d'avoir de quoi à voir, il l'est tout autant d'avoir de quoi à lire.

DENIS LORD

PLUS TARD...

Obom

L'Oie de Cravan
Montréal, 1997, 59 pages

Après l'album de *Gigi Perron*, paru en 1995, la petite maison d'édition L'Oie de Cravan, spécialisée dans la poésie, nous propose le premier recueil d'Obom, de son vrai nom Diane O'bomsawin. Illustratrice, peintre et animatrice, Obom pratique en dilettante la bédé depuis un certain temps déjà. Son dessin est plat, schématique, la perspective en est pour ainsi dire absente, mais son pouvoir de séduction et son expressivité procèdent en

partie de cette simplicité, et Obom utilise habilement l'idiome de la bédé, lisibilité, jeu de la calligraphie et changements de plans. *Plus tard...* se présente comme un journal de nuit, un recueil de récits de rêves échevelés où le réveil commande des chutes abruptes, où les thèmes de la spatialité et de l'animalité prédominent. Pour qui sait voyager sans balises, la balade ne manque ni de charme ni d'humour.

LA FEMME AUX LOUPS

Montellier/Meynaud

Z'éditions, Nice, 1998, 93 pages

Ingénieure diplômée de l'École Polytechnique de Montréal et docteure en sciences politiques, Hélène Meynaud a créé avec la grande bédéiste française Chantal Montellier un ouvrage composite, tenant à la fois de la nouvelle et de la bédé, de la fiction et de l'essai. Récupérée du massacre de la Polytechnique, l'ingénieure Lida Forest s'exile à Paris pour fuir ses cauchemars récurrents et travailler au chantier de la Très Vaste Biblio-

thèque. Vaine fuite cependant, puisque le «*gynocide*» a laissé chez Lida des empreintes d'autant plus indélébiles qu'elle est confrontée au machisme de certains collègues et qu'une série d'incidents sur le chantier semble la viser personnellement. Si *La Femme aux loups* suscite l'empathie, si les illustrations de Montellier, qui a également collaboré au texte et au scénario, s'avèrent convaincantes quoique répétitives, le récit lui-même, banal et bancal, candide et coiffé d'un *happy end*, ne décolle jamais. Les auteurs ont échoué à concilier adéquatement la dialectique de leur révolte et le caractère fictif de l'œuvre.

LE DER DES DERS

Daeninckx/Tardi

Casterman, Belgique, 1997, 80 pages

Que ses scénarios soient écrits par d'autres ou par lui-même, qu'il adapte les polars de Manchette, Malet ou Vêran, Tardi conserve tout au long de son œuvre une étonnante homogénéité, faisant sien ce qu'il touche. *Le Der*

des ders, adaptation du roman éponyme de Didier Daeninckx paru en 1984, n'échappe pas à cette règle. Alors que les millions de morts de la Première Guerre mondiale ne sont ni encore tout à fait refroidis ni enterrés, le colonel Fantin engage le détective privé Eugène Varlot pour découvrir l'identité du maître chanteur qui menace de dévoiler les infidélités de sa femme. Au long de l'enquête, les cadavres sortent du placard: collusions, inepties, veulerie et hypocrisie de l'état-major français. À l'arrière-plan de cette œuvre à caractère dénonciateur et historique se profilent aussi les luttes de l'Union syndicale des locataires et le massacre de soldats prosoviétiques par l'armée française. *Le Der des ders* procure des sentiments mitigés: la densité du roman de Daeninckx aurait peut-être nécessité un étallement sur plus de pages et, par ailleurs, l'homogénéité déjà évoquée, au demeurant respectable, engendre un sentiment de déjà-vu. À lire malgré tout; même un peu convenu, Tardi ne manque jamais de substance.

LITTÉRATURE JEUNESSE

Pudeur, réalisme et aventures

GISÈLE DESROCHES

LETTRÉS DE CHINE

Guy Dessureault

Pierre Tisseyre, coll. Conquêtes,
Montréal, 1997, 218 pages

Adoptée à l'âge de six mois par des parents canadiens, Catherine apprend du même souffle que sa mère biologique vit toujours en Chine et qu'elle va bientôt mourir. Par l'intermédiaire du docteur Chang, son parrain, elle prend contact avec elle et entreprend le voyage jusqu'en Chine. Les situations et personnages sont présentés avec beaucoup de sensibilité, une certaine pudeur et une profusion de détails qui ajoutent au réalisme. On s'y croit. Lecture passionnante et enrichissante. Aucune objection à la présenter à de plus jeunes, même s'il s'adresse aux 15 ans et plus, s'ils sont en quête de lectures consistantes.

LA LETTRE D'ANCA

Michel Lavoie

Vent d'ouest, coll. Ado, Hull, 1997,
110 pages

Dans le *Secret d'Anca*, on avait pris connaissance du drame de cette jeune fille qui avait tenté de fuir le sévère régime de Roumanie. Alors qu'elle est installée au Québec, voici qu'une lettre arrive, en provenance de sa ville natale. Anca ne se sent pas le courage d'affronter les mots avant d'avoir mis de l'ordre dans ses souvenirs. Ce retour en arrière permet au lecteur de découvrir des détails et des faits qu'il ignorait et qui prendront tout leur sens à la lecture du contenu de la fameuse lettre. En dépit du style précieux et recherché, l'émotion passe, tout aussi intense que dans le titre précédent. Un roman qui ouvre à la réalité des immigrants. Pour les 12 ans et plus.

LE SECRET

DU SPAGHETTI MOU

Lucie Papineau (texte) et

Dominique Jolin (ill.)

Boréal Maboul, série Cervantès le cacatoès, Montréal, 1998, 46 pages

Lolita apprend que sa mère sort ce soir avec l'affreux Jean-René, son

amoureux. Cervantès le cacatoès, vraie bête à mauvais coup, l'impossible Lolita et son grand-papa gardien semblent avoir la même idée: se liquer pour embêter le prétendant. Petit bouquin irrésistible et pétillant de bonne humeur, deuxième de la série. S'il ne vous arrache pas au moins un sourire, je veux bien me priver de spaghetti mou jusqu'à la prochaine Saint-Valentin! Pour les 6 à 9 ans.

VENT DE PANIQUE

Susanne Julien

Pierre Tisseyre, coll. Papillon, Montréal, 1997, 94 pages

1885. Le jeune Lucien entre au service du Dr. Laporte (personnage ayant réellement existé) et se porte volontaire pour recevoir le vaccin contre la variole. Un décret oblige d'ailleurs la population de Montréal, aux prises avec une épidémie, à se faire vacciner. Mais beaucoup craignent les effets du vaccin et organisent des manifestations qui tournent à l'émeute. Lucien sera pris à partie ainsi que sa famille. Le récit à caractère historique est bien monté et suscitera l'in-

térêt, chez les 9 à 11 ans auxquels il s'adresse.

LE LONG NEZ

DE MARILOU POLAIRE

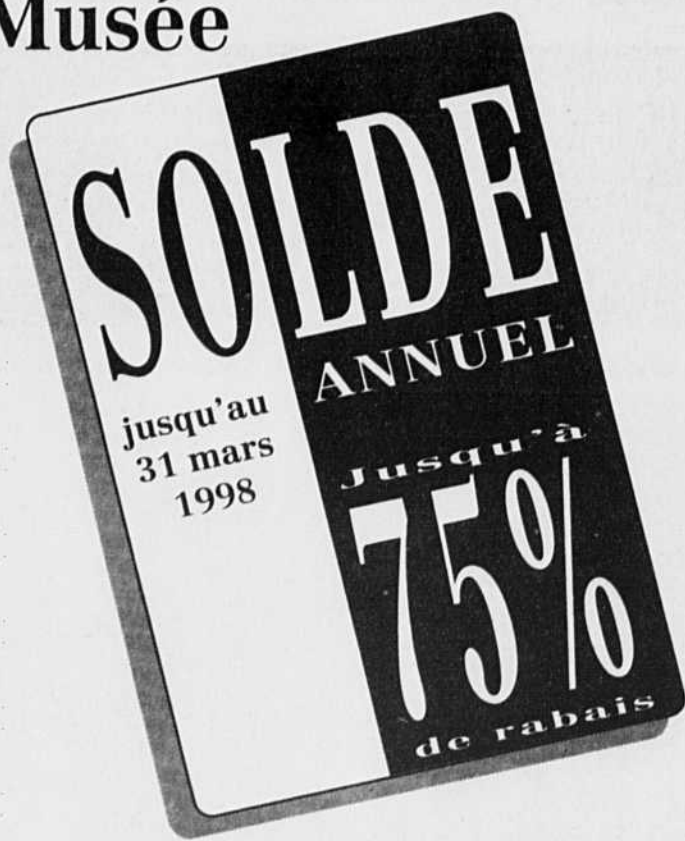
Raymond Plante (texte) et

Marie-Claude Favreau (ill.)

La courte échelle, coll. Premier roman, Montréal, 1998, 64 pages

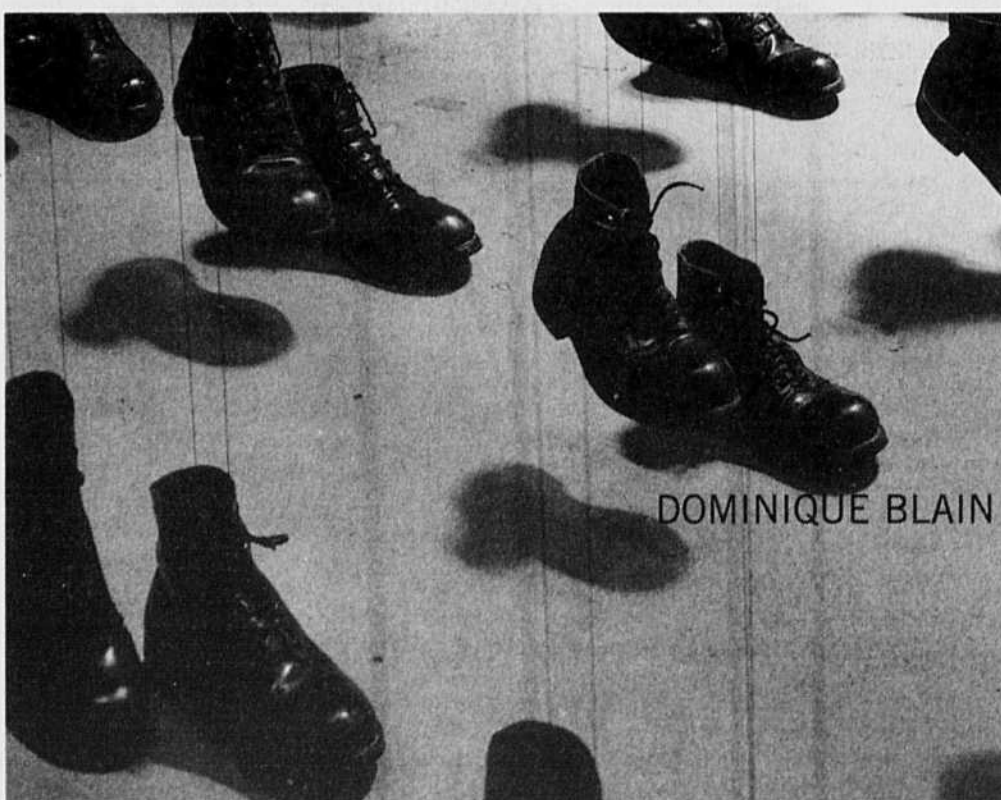
Marilou prétend que c'était une blague mais Boris l'accuse de mentir souvent. Le défi est lancé: le premier à raconter un mensonge, devra porter un nez à la «*Pinocchio*» pendant deux jours. Honte sur Marilou, c'est elle qui doit affronter l'école au complet dans cet accoutrement. Les enfants reconnaîtront des situations embarrassantes qu'ils ont déjà eu à affronter. Heureusement pour Marilou, Cyrano et ses tirades brillantes viendront au secours de son ego malmené. Les jeux de mots sur le nez abondent dans la bonne humeur. L'initiation à Cyrano est habile et sans doute. Captivant jusqu'aux derniers rebondissements. Pour les 7 à 10 ans.

BOUTIQUE et LIBRAIRIE du Musée



MUSÉE DES BEAUX-ARTS
DE MONTRÉAL

1390, rue Sherbrooke ouest Téléphone : (514) 285-1600



DOMINIQUE BLAIN

médiation

Du 12 mars au 10 mai 1998

Dominique Blain, *Missa (détail)*, 1992-1994. Cent paires de bottes d'armée suspendues par des fils de nylon à une grille, 7 x 7 m. Coll. : Musée des beaux-arts de Montréal. Photo: Robert Wedemeyer.

L'exposition est présentée grâce aux appuis financiers du Conseil des arts et des lettres du Québec, du Conseil des arts du Canada et du ministère des Affaires étrangères et du commerce international du Canada.



MUSÉE DU QUÉBEC

Parc des Champs-de-bataille,
Québec, Canada G1R 5H3 (418) 643-2150
<http://www.mdq.org>

Le Musée du Québec est subventionné par le ministère de la Culture et des Communications du Québec.

Heures d'ouverture
Du mardi au dimanche de 11 h à 17 h 45
le mercredi de 11 h à 20 h 45

Droits d'entrée : 5,75 \$
(aîné : 4,75 \$; moins de 16 ans : gratuit)

Catalogue de l'exposition en vente à la
librairie-boutique du Musée du Québec (39,95 \$)

Cahier spécial Salon du livre de **Quintessence**
Ne manquez pas notre **spécial** publié le 21 mars 1998
Tombée publicitaire: le lundi 16 mars 1998

LES ARTS

ARTS VISUELS

Envolées

L'œuvre ailée de Morelli

FRANÇOIS MORELLI

Œuvres récentes

Galerie Christiane Chassay
372, rue Sainte-Catherine Ouest
Salle 418, Jusqu'au 21 mars

L'Assise

Galerie Circa
372, rue Sainte-Catherine Ouest, salle 444, Dans la petite salle
Jusqu'au 21 mars

BERNARD LAMARCHE

Après la superbe exposition que lui consacrait l'an dernier la Galerie d'art Leonard & Bina Ellen de l'université Concordia, François Morelli est de retour avec pas moins de deux expositions, l'une chez Christiane Chassay, l'autre à la galerie Circa, sous l'invitation du jeune artiste Patrick Viallet (dont l'exposition *Apories*, dans la grande salle, bien que très inégale, réserve de beaux moments). Chez Chassay, Morelli exploite à nouveau le motif qu'on lui reconnaît maintenant depuis *L'Origine du Monde*, au Musée d'art contemporain de Montréal en 1994, à savoir l'aile. À Circa, c'est de tout autres formes qu'il explore sans perdre l'acuité du premier motif, passablement plus chargé symboliquement.

On ne cessera sans doute jamais de produire le rapprochement entre le travail de Morelli et le surréalisme. Or, si l'onirisme est toujours présent dans son travail, incluant ses performances d'avant son séjour aux États-Unis, un commentaire social n'est jamais éloigné de ses préoccupations, considérations absentes chez les artistes de la trempe des surréalistes. En effet, si Morelli utilise des objets du quotidien, pour certes les recontextualiser selon un univers proche de la rêverie, les objets qui en résultent ne s'éloignent jamais totalement d'un potentiel de fonctionnement. Le corps est constamment invité à entrer virtuellement dans les accessoires corporels que l'artiste foment. Les artifices qu'il bâtit, jamais à court d'émerveillement, pourraient recevoir le corps (Morelli fabriquait au départ ce type d'objets comme accessoires pour ses performances) et le dégager des contraintes du réel. Cette prise en charge du corps, on la retrouve à différents degrés dans la toute dernière production.

Lançant un clin d'œil amusé à la tradition encore récente de la sculpture molle, ce sont deux treillis de la nière de tissu que Morelli accroche au mur. *Pazuuz no 1 et no 2* (1996-97) reprennent le grillage des précédentes ailes métalliques, et là où la rigidité alourdissait le fil de métal rendait impossible l'envolée, sinon que métaphoriquement, la flaccidité du matériau n'alourdit pas moins les tentatives de celui qui voudrait avec ces prothèses se décharger de l'attraction terrestre. À tout hasard, on pense à Icare (Morelli rapporte qu'un spectateur lui disait en bouta-

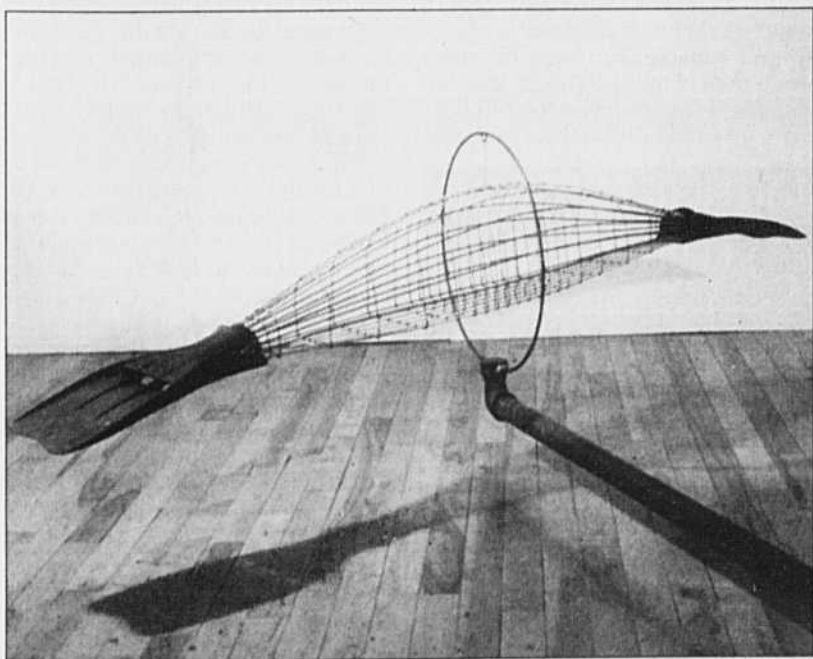
de que si Icare avait eu ces ailes pour s'approcher du soleil, les ceintures de sécurité aquatique qui servent de harnais lui auraient été d'une grande aide). En effet, toutes les fictions sont permises avec ce travail très ouvert.

Si l'on s'arrête à la seule catégorie de la sculpture, encore une fois le travail de Morelli ne déçoit pas. Deux ailes identiques se déploient sur les murs de la galerie, dépliées différemment pour exalter les possibilités sculpturales de ces objets atypiques. Une autre pièce, *Le Laminant* (1995), pourrait être retenue comme une allégorie de l'équilibre. Sur un socle circulaire, une longue tige métallique supporte en un des bouts un drôle de balancier, fait d'un cercle accueillant une forme dynamique allongée, grillage prolongé par deux palmes qui viennent en contrôler le mouvement. Ici, au «design» (ce mot n'est pas mésadapté au travail de Morelli) de la pièce est retirée toute ambition de fonctionnalité. Résiste tout de même l'idée d'un point de suspension à atteindre, claudicant peut-être, un état précaire auquel les ailes ne parviendraient guère mieux si revêtues. Une sorte de pathologie généralisée se dégage souvent du travail de Morelli.

Dans la salle de la galerie Chassay, deux œuvres répondent autrement du travail précédent de l'artiste. Au sol et appuyées sur le mur, deux paires d'ailes en verre dépoli reçoivent une iconographie déjà rencontrée chez lui, tirée des densités pochoirs qui constituent un autre pendant de son œuvre. Des bras s'allongent sur les ailes déposées aux sol, alors qu'au mur, des motifs de violon, du corps d'un enfant et d'autres encore sont enchâssés les uns dans les autres. La «fabrication» de matière à fiction nous semble moins dégagée dans ces deux cas, malgré toute la finesse des formes découpées.

À Circa, dans la petite salle toute blanche de la galerie, Morelli a déposé *Hip-Hop* (1997-1998), et accroché au plafond *L'Assise* (1995). Dans la première, une unique jambe effilée chausse deux patins à roulettes prenant appui sur le sol. La pièce n'est pas sans rappeler le balancier du *Laminant*. Au plafond, une chaise de jardin bon marché en plastique, un ancien modèle très arrondi, accueille son prolongement spatial, une bulle irrégulière de grillage métallique qui pend au-dessus des têtes, sujette à la déformation de l'attraction terrestre. Au sol, invitant les spectateurs à s'asseoir, une autre chaise du même type, au motif tressé plus affirmé, complète cet espace virtuel que crée l'arrondissement du mobilier.

Ces deux œuvres, surtout celle qui est haut juchée, montrent combien l'œuvre de Morelli est alimentée par une réflexion sur la forme largement informée par le design et, à la limite, par l'ergonomie, cette science de l'environnement adaptée au bon rendement du travailleur. Tiens, cette idée de l'utilité qui revient...



SOURCE GALERIE CHRISTIANE CHASSAY

Le Laminant, fil de métal et tuyau d'acier, de François Morelli.

GRAHAM CANTIENI

peinture abstraite

«Œuvres récentes 1997-1998»

du 8 mars au 5 avril

Centre d'exposition des gouverneurs
90, chemin des Patriotes, Sorel J3P 2K7

(514) 780-5720

CLAUDE GUERTIN

(œuvres récentes)

du 19 février au 29 mars 1998



Galerie DUGAZON-COUTURE

1460, rue Sherbrooke ouest, Montréal Tél.: (514) 286.4224



Retour sur Hurtubise

En marge de la rétrospective de l'œuvre de Jacques Hurtubise au Musée des beaux-arts de Montréal, deux expositions organisées dans autant de galeries montréalaises complètent le portrait de cette production considérable par un retour sur un volet de l'œuvre: l'utilisation du noir et du blanc, et la présentation des productions récentes.

HURTUBISE NOIR ET BLANC

Galerie Graff
963, rue Rachel Est
Prolongé jusqu'au 4 avril

La galerie Graff présente une exposition à caractère historique, en proposant une découpe thématique dans l'œuvre d'Hurtubise, centrée autour de la binaire question du noir et du blanc. L'exposition, en plus de démontrer que chez Hurtubise ce couple n'est pas aussi binaire qu'il ne le laisse croire à prime abord, montre en quoi son exploration du domaine

n'a rien à envier à d'autres peintres d'après-guerre, aux Franz Kline et autres Pierre Soulages, pour ne nommer que ceux-là. Le parcours rapide, en onze toiles bien ciblées, propose et complète l'échantillonnage des divers essais du peintre dans le domaine de la réduction radicale des couleurs. On voit Hurtubise flirter avec le dessin, intégrer de profondes et parcimonieuses touches de couleurs, et ailleurs se rapprocher, avec *Quadrature* (1964), de ce que d'autres ont pressenti comme le degré zéro de la représentation, en peignant un carré blanc sur fond noir.

S'étalant sur près de vingt années, cet accrochage éclaire sur ce qui finalement, les œuvres montrées le prouvent, aura été chez Hurtubise plus qu'une passade, en établissant le noir et le blanc comme une veine récurrente, vitale même, de sa démarche picturale.

ŒUVRES RÉCENTES

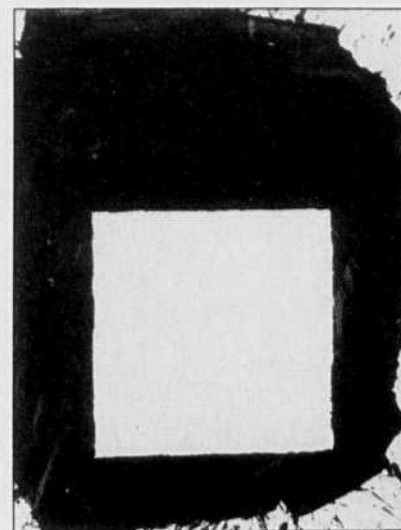
Waddington & Gorce
1446, rue Sherbrooke Ouest
jusqu'au 21 avril

La galerie Waddington & Gorce présente des œuvres toutes récentes

du peintre. Dans la lignée des dernières salles de la rétrospective, dix toiles sont accrochées qui poursuivent la réflexion picturale du peintre. Manifestement, ici, Hurtubise cherche à s'extirper de toute avenue qui permettrait aux spectateurs de songer à une quelconque redite. Dix toiles, donc, produites entre 1994 et 1997 qui n'étonneront pas ceux qui ont suivi Hurtubise pendant ces dernières années quand les autres trouveront sa manière passablement transformée. Réussie, cette exposition solo?

La fragmentation des couches supérieures de peinture qui se détachent des fonds texturés, les cernes appuyés qui viennent souligner ces découpes et les couleurs parfois criardes qu'il préconise ne se laissent pas facilement apprivoiser. Inversement, les textures fluides qu'il oppose en superposant des couches nettement tranchées de peinture demeurent aptes à exciter l'intérêt. Forcément, à ne pas rester dans une formule trop identifiable, Hurtubise essaie d'autres avenues. Difficile de dire où il s'en va. Un autre vieux dilemme. A voir tout de même.

Bernard Lamarche



RICHARD MAX TREMBLAY
Quadrature, 1964, de Jacques Hurtubise.

.LES.PARADIS.DU.MONDE.

L'ART POPULAIRE DU QUÉBEC

Participez à la création d'un totem cinétique avec le recycleur inventif Florent Veilleux.

Atelier de création

pour patenteux en herbe de 8 à 12 ans.

Les dimanches 8, 15, 22 et 29 mars de 13 h à 15 h

Apportez vos objets de récupération favorisés. Les places sont limitées. Réservations nécessaires.

MUSÉE McCORD

690, rue Sherbrooke Ouest. Métro McGill, autobus 24 (514) 398.7100, poste 234

Ford **Mercury** **Lincoln** **LE DEVOIR**

Cette exposition a été réalisée par le Musée canadien des civilisations avec l'appui de la Compagnie Ford du Canada Limitée. L'activité Patenteux en herbe est réalisée grâce à l'appui de l'Association des concessionnaires Ford et Mercury de la région de Montréal.

AGAC

372, rue Sainte-Catherine Ouest, espace 521
Montréal (Québec) H3B 1A2
Téléphone : 861-2345
Édifice Belgo

QUÉBEC

Élise Dumais
«L'heure indigo»
du 22 mars au 16 avril

GALERIE ESTAMPE PLUS
49, rue Saint-Pierre, Québec Tél.: (418) 694-1303

LYNDA BRUCE
Œuvres récentes
jusqu'au 31 mars 1998

Galerie Madeleine Lacerte
1, côte Dinan, Québec (Québec) Tél.: 1.418.692.1566

MONTREAL

ASSOCIATION DES GALERIES D'ART CONTEMPORAIN

HURTUBISE
noir et blanc
Peintures 1961-1995
Éditions récentes
jusqu'au 4 avril 1998

GALERIE GRAFF
963, Rachel Est, Montréal, Qc H2J 2J4
tél.: (514) 526-2616 e-mail: graff@cam.org

TROIS POINTS EVERGON
FAIRIES AND COWBOYS
VERNISSAGE
Le samedi 21 mars, de 14 h à 17 h
Jusqu'au 18 avril

372, rue Sainte-Catherine Ouest
Porte 520, Montréal (Québec)
Canada H3B 1A2
Tél.: (514) 866.8008
Téléc.: (514) 866.1288

Avec la participation du Ministère de la Culture du Québec

Jusqu'au 18 avril

L'altération de l'image
Ariane Thézé
Éric Rondepierre

Dimanche 15 mars à 14 h
Musée d'art contemporain dans le cadre du FIFA
Projections de trois vidéos d'Ariane Thézé

Galerie Éric Devlin
460, Sainte-Catherine Ouest
Espace 403
Montréal H3B 1A7
Tél.: 514-866-6272
Fax: 514-866-7284
Du mercredi au vendredi de 12 h à 18 h, le samedi de 12 h à 17 h

galeriericdevlin

CHARLES DAUDELIN
L'AVENIR RETROUVÉ
Peintures, dessins et sculptures 1945-1998
L'exposition se poursuit jusqu'au 11 avril

GALERIE SIMON BLAIS
4521, rue Clark Montréal H2T 2T3 514.849.1165 Ouvert du mardi au samedi de 10 h 00 à 17 h 30

JOHN HEWARD
jusqu'au 4 avril

GALERIE YVES LE ROUX
372, rue Ste-Catherine Ouest, local 413, Montréal (Québec) H3B 1A2 Tél.: 868-1717 Fax: 868-1991

ARTS

Festival international du film sur l'art

La folie des derniers instants

Connaissez-vous Emmanuel Rudnitsky, dit... ?

BERNARD LAMARCHE

Ah, le beau dilemme que nous jet- te à la figure le film sur l'art! En effet, comment l'évalue-t-on, le film sur l'art? Devons-nous l'apprécier pour les images magiques qu'il peut offrir? Pour ses qualités cinématographiques, ou, inversement, pour le traitement du sujet? La paresse nous contraint à ne pas démultiplier plus avant les possibilités de ce vieux problème de contenu et de contenant, mais n'empêche qu'il sera toujours de bon aloi de se demander si un beau film qui n'apporte que peu d'informations doit être considéré meilleur qu'un autre, plus conventionnel, qui éclaire nos lanternes et fait avancer l'état des connaissances. Le mystère reste entier, ce qui ne nous empêche pas d'y aller, en ces derniers jours du 16^e Festival International des Films sur l'art, de nos derniers commentaires et de nos plus récentes suggestions.

Samedi

En ce samedi matin, si vous vous êtes vautrés dans la grâce de la matinée, mal vous en prendra car peut-être êtes vous en train de rater un petit programme écriqué mais néanmoins fort captivant. A midi, au Musée d'art contemporain de Montréal (MACM), *Felice Varini*, un film bref, présente la production de ce peintre travaillant en France, peignant non pas sur des toiles mais dans des espaces réels, créant des anamorphoses spectaculaires. Curieusement, l'art de Varini rappelle fortement celui de Georges Rousse, à l'affiche de la précédente édition du FIFA (*De la ruine à la lumière: Georges Rousse*). Pourtant, malgré le réel intérêt du film, celui-ci ne dit rien sur la production de Rousse et ce, malgré le fait que Christophe Loizillon, son réalisateur, ait déjà consacré un court métrage à ce dernier en 1985.

Il aurait été pourtant intéressant de bien cibler, en les comparant, les différences entre ces deux productions: pour Rousse, les photographies qu'il tire de ses complexes compositions constituent l'œuvre, alors que Varini ajoute une dimension. L'œuvre étant l'espace peint lui-même, il est possible d'y déambuler, recréant et détruisant les motifs peints dans l'espace (les deux peintres privilégient un point de vue idéal). C'est là un des défauts que peut avoir un film sur l'art, de fonctionner ainsi en vase clos.

L'autre film de ce programme porte sur l'œuvre d'avant-garde, la vie, les amours de cet artiste parmi les plus importants de ce siècle, à savoir Emmanuel Rudnitsky. Biographique, ce film produit pour la télévision américaine donne un aperçu des différentes avenues empruntées par la production de cet artiste, de même



Untitled (mask) 1990, de Diana Thorneycroft

qu'une idée sommaire de l'effervescence de la communauté artistique qui gravitait autour de lui, tout au long des cinquante années de sa carrière. On y relate, entre autres, ses rapports avec Dada, la première projection d'un de ses films ayant tourné à la bagarre, et on y précise à quel moment il se fit appeler... Man Ray. Le programme en son entier est repris au Centre Canadien d'Architecture, demain, à 14h.

Toujours au MACM (16h), un petit film très discutable sur l'œuvre de l'artiste français Yves Klein donne une bonne idée tout de même de sa production, tant il touche à tous les aspects de sa carrière. Inventeur de l'hypnotique IKB (International Klein Blue, couleur brevetée), contesté «inventeur» du tableau monochrome

(en tout cas pas dans ce film), celui qui se servait de corps de femmes comme d'un pinceau (procédé aussi breveté), adepte de la Rose-Croix, l'ambitieux Klein a en effet écrit quelques pages de l'histoire de l'art français. Cela dit, le film est totalement acritique, dans la mesure où il reste muet quant à l'utilisation pour le moins suspecte du corps de la femme que valorisait l'artiste.

La genèse d'un tableau

Finalement, pour ce samedi, parmi les films que nous avons vus et que nous ne serions pas trop gênés de vous recommander, reste le très intéressant et le très beau *De Venise à Versailles: «Le repas chez Simon» de Veronèse*, présenté dans la petite salle du Goethe-Institut à 20h30. Documentai-

re relativement conventionnel, le film propose l'archéologie de la genèse du tableau, des tractations politiques dont il a été l'objet entre la République de Venise, cherchant de l'aide pour combattre les Turcs et Louis XIV, de son installation à Versailles sous Louis XV, etc. Délaissant rapidement ces tribulations admirablement bien traitées, le film s'attarde ensuite à la série de grands repas de Veronèse, traite des variantes iconographiques de l'un à l'autre de ces tableaux, au procès intenté par l'Inquisition contre l'artiste en 1573. Enfin, le film nous met en contact avec les étapes majeures de la restauration du tableau, qui dura trois années, insistant sur les questions éthiques que cette restaurations impliquait. De Georges Combe, le documentaire



Un extrait de *De Venise à Versailles: «Le repas chez Simon» de Veronèse*.

nous fait également partager les splendeurs de la ville de Venise, ainsi que de Versailles.

Dimanche

Lent comme le déroulement des saisons, *Chant de Lumières, Fernand Leduc*, un portrait, est parfaitement adapté à son sujet, à savoir la dernière série de peintures de Leduc, les «microchromies», qui «interroge(nt) les limites de nos perceptions». En effet, ces toiles particulières se présentent comme des monochromes, mais laissent filtrer à la contemplation lente des éclats de lumière insoupçonnés. Croisé à Casano en Italie et à Paris, où il vit et travaille depuis des années, Leduc raconte en un captivant solo les raisons qui l'ont mené à cette forme d'expression. En ce sens, il y a beaucoup à apprendre de ce film.

L'ennui, ce sont les effets de lumière très superficiels conçus par le réalisateur David Clermont-Béique, qui n'ont rien à voir, nous semble-t-il, avec les calmes et atmosphériques percées de lumière dont parle Leduc, comme s'il avait voulu compenser pour l'ivresse de son sujet. De plus, le découpage produit le très désagréable fait que Leduc tout du long répond à des questions qu'on entend jamais. Enfin, ce qui n'aide pas au résultat, rarement voit-on à l'écran Leduc travailler, encore moins l'occasion nous est-elle donnée de voir les toiles dont le film traite. On comprend mal, aussi, pourquoi l'épouse de Leduc occupe une aussi grande place, là où le peintre aurait apporté des réponses plus convaincantes. Bref, un résultat plus qu'approximatif (au Goethe-Institut, dimanche, 18h30).

Un rigoureux documentaire

Par ailleurs, nous nous en voudrions de ne pas conseiller le très rigoureux documentaire sur la photographie canadienne Diana Thorneycroft, dont la production est très peu diffusée de ce côté-ci du pays. Certes,

la production de Thorneycroft n'est pas d'abord facile dans sa manière de jouer de l'identité sexuelle dans ses complexes images où s'entremêlent son corps et toutes sortes de faire-valoir du corps, poupées, prothèses, masques, etc.

En contraste avec cette imagerie angoissée et ambivalente, c'est avec un calme désarmant que dans *Diana Thorneycroft: more than skin deep* (malheureusement seulement en anglais), l'artiste explique sa démarche singulière. Elle aborde même la question de son image d'artiste, révélant

que plusieurs avant de la rencontrer la croient aussi agressive que sa production. La caméra suit Thorneycroft dans ses diverses activités (la retrouvant entre autres lors d'une éclairante séance de critique de studio avec des étudiants de Ryerson), dans sa production passée comme dans les transformations de sa pratique, en plus de dévoiler les procédés qu'elle utilise pour arriver à ces images touffues.

Dans son obsession pour la peau et sa quête pour découvrir les différentes couches de sens implicites à l'identité, la production de Thorneycroft, «à la limite du plaisir et de l'horreur», dira-t-elle, des images étouffantes, est sensiblement démythifiée par ce documentaire sensible et très efficace à rendre l'intensité des tensions qui nourrissent son œuvre. A l'affiche au MACM, dimanche, à 20h, en première partie d'un film sur Patti Smith.

Pour finir, beaucoup plus *soft*, un tout petit film muet du Brésil (17 min.), d'une très belle fiction, nous dépeint la dérive d'un gardien de musée devant un tableau, *Enigme d'un jour* de Giorgio De Chirico, qui ne nous sera dévoilé qu'à la toute fin. Filmé dans les ruines des architectures italiennes de Sao Paulo, ainsi que dans le désert de Chapado dos Guimarães, le film reconstitue dans le réel l'univers onirique du tableau du peintre italien, en met en scène le mystère. Aux images très étudiées, ce film retrouve un effet rhétorique oublié avec le temps, celui d'entrer dans le tableau et de s'y promener à loisir, en en réécrivant la fiction. *Enigme d'un jour* est projeté au Goethe-Institut, dimanche, à 20h30, en levée de rideau d'un programme triptyque, qui comprend en clôture *La république des beaux-arts: la malédiction de la momie*, dont on vous entretenait mardi dernier, et sur lequel nous reviendrons plus à fond lors de sa diffusion en salle, du 24 au 30 avril au Cinéma Parallèle.

MONTREAL METROPOLE 1998
DU 18 MARS AU 24 MAI 1998



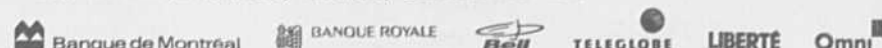
Photographie: Studio S.J. Hayward. Archives de la Banque Royale

En complément de l'exposition: conférences, films, visites commentées, randonnées pédestres urbaines et activités éducatives. Renseignements: 514 939.7026.

Les programmes publics sont offerts avec le soutien de la Fondation de la famille J.W. McConnell. L'exposition est présentée avec l'appui de la Ville de Montréal.

CCA

Centre Canadien d'Architecture/Canadian Centre for Architecture
1920, rue Baile, Montréal, Québec, Canada H3H 2S6



Carrières & Professions

Les lund s,
mercred s,
et vendred s
inclus vement.

Cahier
special
Salon du livre de
l'Outaouais

publié le 21 mars 1998

tombe publicitaire:
le lundi 16 mars 1998

GALERIE DE BELLEFEUILLE

STEPHEN LACK

American Dream

L'exposition se poursuit jusqu'au 19 mars

1367, AV. GREENE, WESTMOUNT TEL: 933-4066
lun.-sam.: 10h-18h • dim.: 12h30-17h30

LA GALERIE
LINDA VERGE

RAYMONDE
DUCESNE

VERNISSAGE
le dimanche 15 mars
jusqu'au 3 avril

1049, AV. DES Érables
QUÉBEC (QUÉBEC)
G1R 2N1
(418) 525-8393

ŒUVRES RÉCENTES

JACQUES
HURTUBISE

JUSQU'AU 21 MARS

WADDINGTON & GORCE

1446, rue Sherbrooke Ouest
Montréal H3G 1K4
Tél.: 847-1112 Fax: 847-1113
Du mercredi au samedi de 10 h à 17 h

Du 18 mars au 4 avril

GIULIO SALVADORI:

peintures

GALERIE DOMINION

1438, rue Sherbrooke Ouest, Montréal • 845-7471

À LA TÉLÉVISION

SAMEDI

NOS CHOIX

GABRIELLE ROY

Un film biographique et un essai cinématographique de Léa Pool sur la célèbre écrivaine.

Télé-Québec, 19h30

BETTE MIDLER, VIVA LAS VEGAS

Dans un tout autre genre, un spectacle d'une chanteuse-comédienne assez flamboyante merci.

MusiMax, 20h

BIOGRAPHIES

Dans la série des biographies québécoises de la chaîne, on présente ce soir un portrait de Lucille Dumont, grande chanteuse pionnière qui fait maintenant profiter les plus jeunes de son expérience.

Canal D, 20h

HAWAÏ 5-0

Culte: le thème musical de cette série américaine est devenu mythique. Le suspense policier n'était pas mal non plus. Ce soir, Canal D présente le pilote de la série, la toute première émission de 1968 (Canal D rediffusera cet automne la série).

Canal D, 21h

LES SEINS

Un documentaire américain qu'on dit controversé (je ne l'ai pas vu), avec une vingtaine de femmes de tous âges qui parlent de leurs seins!

Canal Vie, 21h

Paul Cauchon

CINÉMA

AU PETIT ÉCRAN



SUR LA LIGNE DE FEU

(3) (In the Line of Fire) É.-U. 1993. Drame policier de W. Petersen avec Clint Eastwood, John Malkovich et Rene Russo. Un agent des services secrets s'efforce de coincer un psychopathe qui menace de tuer le président des États-Unis.

TQS 20h30

LE HUSSARD SUR LE TOIT

(4) Fr. 1995. Drame de J.-P. Rappeneau avec Olivier Martinez, Juliette Binoche et Jean Yanne. En 1832, dans une Provence dévastée par le choléra, un colonel italien et une jeune aristocrate vivent ensemble diverses aventures.

TQ 21h

KAFKA

(3) É.-U. 1991. Drame fantastique de S. Soderbergh avec Jeremy Irons, Theresa Russell et Joel Grey. En 1919, à Prague, un employé de bureau enquête sur la disparition mystérieuse d'un collègue de travail.

CBC 23h

CANAUX	16h30	17h00	17h30	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00	23h30
2 (2) 4 (4) 6 (6) 7 (7) 9 (9) 11 (11) 12 (12) 13 (13)	Branché	La Course destination monde		Le Téléjournal 9 Ce soir	Les Couche-tôt	Juste pour rire... cette semaine	Hockey / Devils - Canadiens					Le Téléjournal	Les Nouvelles du sport (22:27)	Cinéma / LA MAIN QUI BERCE L'ENFANT (5) avec Annabella Sciorra, Rebecca De Mornay (22:50)	
4 (4) 5 (5) 6 (6) 7 (7) 8 (8) 9 (9) 10 (10) 11 (11) 13 (13) 40 (40)	Cinéma / DES PILOTES EN L'AIR (5) avec Charlie Sheen, Cary Elwes (16:00)			Le TVA	Cinéma / L'ARME FATALE III (5) avec Mel Gibson, Danny Glover					Cinéma / DESPERADO (5) avec Antonio Banderas, Joaquim de Almeida				Le TVA	Sports/Lot. (23:25) / Cinéma / ENGRENAGE FATAL (6) (23:54)
15 (15) 17 (17) 24 (24) 30 (30) 46 (46)	Cinéma / LE PROF / TU M'AVAIS PROMIS (5) avec Gérard Klein (16:00)	Il était une fois...	Les Aventures de la courte échelle	Québec plein écran	Arts et Spectacles / Gabrielle Roy					Cinéma / LE HUSSARD SUR LE TOIT (4) avec Olivier Martinez, Juliette Binoche				Droit de parole (23:24)	
2 (2) 4 (4) 16 (16) 30 (30) 35 (35) 49 (49)	Pub	Habitation	Grand Journal (2) Hebdo Sports (17:40)	Le Chânon manquant	Cinéma / LES TORTUES NINJA III (5) avec Elias Koteas, Paige Turco			Cinéma / SUR LA LIGNE DE FEU (3) avec Clint Eastwood, John Malkovich						Le Grand Journal (23:17)	Cinéma (23:47)
RDI (RDI)	Le Journal FR2	Aujourd'hui	Bull. jeunes	Simplement...	Jrnl du siècle	Monde ce soir	Cdn à Tokyo	Grands Reportages		Le Journal RDI	Ent. des artistes	Téléjournal	La Façure	Griffe	Mtl spectacle
TV5 (TV5)	Vins...	Journal suisse	Olympica	Thalassa	Journal FR2	L'Avare						Clip postal	Journal belge	Bon Week-end	
D (D)	Biogr. (16:00)	Des Crimes et des Hommes	Arpents verts	...juste pour rire	Les Grands Hôtels / Vienne	Biographies / Lucille Dumont	Hawaï 5-0						Effets spéciaux	Les Cordier, juge et flic	
V (V)	La Vie en vrac / Guerre... enfants	Combat... chefs	Croque la vie	Solo		Diagnostic / Trauma: urgence	Tango					Jeux de société	Éros et Compagnie	Déclic	
MP (MP)	1 x 5	SPAM	Cimetière	Fax	Box-Office	Perfecto	Tribal Gathering			Musique vidéo	Bouge de là			Groove	
MX (MX)	MusiMax Collection (14:00)		Top 30 MusiMax					Les Grands Concerts / Bette Midler, Diva Las Vegas					MusiMax Collection		
CF (CF)	Soeur volante	Radio Enfer	Chair de poule	Les Jules	Sport Académie	Joy. Naufragés	Premières Foies								
TTF (TTF)	Scooby Doo	Le Diable...	Les Jetson	Tom et Jerry	Yogi l'ours	Fifi Brindacier	Bêtes à craquer	Splat!	Ned... triton	Les Simpson	Capitaine Star	Patrouille...	Highlander	Les Simpson	Ned... triton
RDS (RDS)	Curling / Labatt Brier (14:30)	Motoneige: Challenge Kanada	Sports 30 Mag	Ligue ...quest.	Culturisme	Boxe / Julio Cesar Chavez - Miguel Angel Gonzales	Les Superstars WWF	Sports 30 Mag	Ski Mag						
6 (6)	Curling / Brier Semi-Final (14:30)		Saturday Report	All my Relations	Hockey / Canadiens - Devils							Comics / Jimmy Mac	Saurday Report Late Edition	Cinéma / KAFKA (3)	
4 (4)					Hockey / Maple Leafs - Flames										
8 (8) 13 (13)	Jeep Ski Nationals (15:00)	Entertainment Now	Newsline	Regional...	Wheel of...	Dbl Exposure	The Amanda Marshall Special	Nothing Sacred		John Woo's Once a Thief			CTV News	Nightline	
12 (12)		World Championship Wrestling	Pulse	Habs this Week	Star Trek: Voyager		The Pretender							Pulse / Sports	
GBL (GBL)	Xena... (16:00)	The Simpsons	Global News	Jake and the Kid	The Adventures of Sinbad	Traders	American Comedy Awards	The Outer Limits					Inside Country	Sat. Night Live	
24 (24)	Cinéma (15:00)	Ghostwriter	The Girl from Tomorrow	Two Fat Ladies	National Geographic / Volcano!	Cinéma / MR. SMITH GOES TO WASHINGTON (3) avec James Stewart, Jean Arthur	Conv. (22:20)	Cinéma (22:45)							
8 (8)	USA National Soccer / États-Unis - Paraguay (15:00)	The Florida Derby	News	ABC World News	Wheel of...	Jeopardy	That's Incredible	Nothing Sacred		ABC News			News	Psi Factor	
13 (13)														Roseanne	
22 (22)														Roseanne	Baywatch
3 (3)	NCAA Basketball Championship / Éliminatoires (2e ronde) (12:00)									The Magnificent Seven	Walker, Texas Ranger		News	Hercules	
8 (8)														The X-Files	
5 (5)	NBC Golf (15:30)		News	NBC News	Jeopardy	N.Y. Wired	TV Censored Bloopers	The Pretender					The Profiler	Sat. Night Live	
10 (10)					Extra! Weekend										
33 (33)	Andre Rieu: The North America I Love (16:00)	The Cincinnati Pops Big Band Hit Parade	Salimbanc	Cirque du Soleil	Yanni Tribute: In Concert at the Taj Mahal and the Forbidden City			Cinéma / KAGEMUSHA (2) (23:10)							
57 (57)	Roy Orbison and Friends (15:45)	Wall Street...	Antiques Roadshow	The Editors	McLaughlin Gr.	Jackie Mason: Look Who's Laughing	Monty Python Flying Circus (21:40)								Cinéma
MM (MM)	VideoF. (14:30)	Spice Girls	VideoF. (17:40)	MuchMegaHits	R.S.V.P.	Fax	Pop-Up Video	Big Ticket / Abba in Concert	VideoFlow	Fax			Beavis & Butt-Head		
TSN (TSN)	World Cup Skiing	Golf / Sr. PGA Tour Classic		Sportsdesk	Rugby / Wales - Scotland			Ext. Bloopers	Firefighter Combat Challenge	Sportsdesk					

Classification des films: (1) Chef-d'œuvre — (2) Excellent — (3) Très bon — (4) Bon — (5) Passable — (6) Médiocre — (7) Minable

DIMANCHE

NOS CHOIX

PLANÈTE EN FOLIE

Une heure amusante de reportages délirants, vrais et faux.

TVA, 19h

MONTANARO INTIME

Michael Montanaro, grand manitou de la danse contemporaine, se dévoile ici.

Télé-Québec, 19h30

JUSTE POUR FÊTER JUSTE POUR RIRE

Je sens que les voyeurs seront nombreux devant l'écran: il était prévu de faire une émission avec le désormais célèbre party pour les 15 ans de *Juste pour rire* qui s'est tenu récemment et qui s'est terminé de malheureuse façon...

Radio-Canada, 20h

CONCOURS DE SCÉNARIOS

Radio-Canada avait lancé un concours de scénarios en 1996, et dans ce texte-ci, signé Brent McGowan, Jean Lapointe et son fils font partie de la distribution.

Radio-Canada, 21h

Paul Cauchon

CINÉMA

AU PETIT ÉCRAN

LA DERNIÈRE CHANCE

D'ANNIE

(4) (A Place for Annie) É.-U. 1993. Mélodrame de J. Gray avec Sissy Spacek, Mary-Louise Parker et Joan Plowright. Une infirmière qui veut adopter un bébé atteint du sida s'arrange pour que la mère séropositive de celui-ci puisse vivre avec eux.

TQS 13h

DOLORES CLAIBORNE

(4) É.-U. 1995. Drame psychologique de T. Hackford avec Kathy Bates, Jennifer Jason Leigh et Christopher Plummer. Suite au décès de sa patronne, une gouvernante affronte un enquêteur qui a tenté, 20 ans plus tôt, de prouver qu'elle avait tué son mari.

TQS 20h

TRAHIR

(4) Fr. 1993. Drame social de R. Mihaileanu avec Johan Leysen, Mireille Perrier et Alexandru Repan. Un poète roumain libéré de prison à condition qu'il devienne un informateur tolère difficilement sa collaboration avec les autorités.

TQ 21h

LE VOYOU

(3) Fr. 1970. Drame policier de C. Le louch avec Jean-Louis Trintignant, Christine Lelouch et Charles Denner. Un homme organise avec minutie l'enlèvement de l'enfant d'un employé de banque et réclame une rançon aux patrons du père.

Canal D minuit

PERSUASION

(3) G.-B. 1995. Drame de mœurs de R. Mitchell avec Amanda Root, Ciaran Hinds et Susan Fleetwood. En 1814, une jeune femme n'ose pas avouer ses sentiments à un officier de la marine dont elle est secrètement amoureuse.

SRC 23h50



CANAUX	16h30	17h00	17h30	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00	23h30
2 (2) 4 (4) 6 (6) 7 (7) 9 (9) 11 (11) 12 (12) 13 (13)	L'Arche de Noé	Émilie de la Nouvelle Lune		Le Téléjournal 9 Ce soir	Découverte		La Vie d'artiste 9 Expresso	Les Dimanches / Juste pour fêter Juste pour rire		Les Beaux Dimanches / Indulgence		Le Téléjournal	Au delà des apparences (22:27) / Sport (23:27)	Cinéma / PERSUASION (3) avec Amanda Root (23:50)	
4 (4) 5 (5) 6 (6) 7 (7) 8 (8) 9 (9) 10 (10) 11 (11) 13 (13) 40 (40)	Cinéma / LE JEUNE IVANHOÉ (6) avec Kris Holdenried, Stacy Keach (16:00)			Le TVA	La vie est un sport dangereux	Planète en folie		Cinéma / JUNIOR (5) avec Arnold Schwarzenegger, Danny DeVito					Le TVA	TVA Sports (22:55) / Loteries (23:14)	Vins et Fromages (23:21) / Pub (23:51)
15 (15) 17 (17) 24 (24) 30 (30) 46 (46)	SOS Croco!	Mais où se cache Carmen Sandiego?	Science-fiction	Pignon sur rue	En pleine nature	Hors-circuit / Michael Montanaro		L'Afrique de toutes façons	Cinéma / TRAHIR (4) avec Johan Leysen, Mireille Perrier				Québec plein écran (22:48)	Lectures de fin de soirée (23:48)	
2 (2) 4 (4) 16 (16) 30 (30) 35 (35) 49 (49)	Passion plein air	Pas si bête que ça!	Le Grand Journal	Hercule		Accès interdit		Cinéma / DOLORES CLAIBORNE (4) avec Kathy Bates, Jennifer Jason Leigh					Le Grand Journal (22:41)	Pub (23:11)	
RDI (RDI)	Le Journal FR2	Aujourd'hui	Bull. jeunes	...Pacifique	Ent. des artistes	Monde ce soir	La Façure	Grands Reportages		Le Journal RDI	Scully RDI	Point de presse	Second Regard	Enjeux Plus	
TV5 (TV5)	Sous... (15:30)	Journal suisse	Cap Aventure	École des fans / Tourisme (18:45)	Journal FR2	Drucker & co	Stars & Co	Bouillon de culture		Bons Baisers d'Amérique (21:35)	Journal belge	Alice		Viva	
D (D)	Biogr. (16:00)	Les FrancoFolies / Edith Butler	Arpents verts	Effets spéciaux	Cousteau / Totems	Biographies / Jack Lemmon	Filière D / QUAND L'AMOUR EST GAI Documentaire	Jazz / GRP All Stars							
V (V)	La Vie en vrac	Combat... chefs	Croque la vie	Médecine enq.	Santé en...										
MP (MP)	Musique vidéo (13:30)		YUL	Cimetière	Fax			Pearl Jam: perle rare		Musique vidéo				Pearl Jam: perle rare	
MX (MX)	MusiMax Collection (14:00)		Maximax / Bartoli, Bette Midler												
CF (CF)	Soeur volante	Ma sorcière...	Les Aventures de Sinbad	Chahut Bahut	Joy. Naufragés	Premières Foies		Capitaine Star	Ned... triton	Les Simpson	Image par image	Highlander	Les Simpson	Ned... triton	
TTF (TTF)	Scooby Doo	2 Stupid Dogs	Cléo et Chico	Le Diable...	Yogi l'ours	Fifi Brindacier	Bêtes à craquer	Hockey junior / Shawinigan - Victoriaville				Coupe du Monde de ski	Sports 30 Mag	Génération...	
RDS (RDS)	Curling / Tournoi Labatt Brier (16:00)	Cinéma / MR. HEADMISTRESS avec Harland Williams, Katey Sagal			Emily of New Moon	Toller Cranston: A Tribute	Celtic Electric			Sunday Report	Undercurrents	Sunday Report	Nation's / Sport Late Night		
6 (6)	Curling / Brier Final (13:30)														
8 (8) 13 (13)	Basketball / Lakers - Grizzlies (15:00)	...Videos	Newsline	Due South			Céline Dion: Let's Talk About Love	Cinéma / A FATHER FOR BRITTANY avec Andrew McCarthy, Michael Learned					CTV News	Nightline	
12 (12)		Ft Fashion TV	Pulse	Travel, Travel			Touched by an Angel							Pulse / Sports	
GBL (GBL)	Game Daze	The Simpsons	Global News	Sportsline	Talking Heads	60 Minutes	Simpsons	King of the Hill	The X-Files	The Practice			Sportsline	Newsweek	
24 (24)	Imprint... (16:00)	Organ Works	Cas public	Dialogue	Cinéma / BUCK PRIVATES (5) avec Bud Abbott	Heartbeat	Mr. Jones	Heartbeat	This Life 2 / Cowboys (23:45)						
8 (8)	Major League Soccer / Washington DC - Miami (16:00)		News	Abc World News Sunday	Cinéma / MR. HEADMISTRESS avec Harland Williams, Katey Sagal				Cinéma / WATERWORLD (4) avec Kevin Costner, Dennis Hopper (1/2)				News	Pub	
13 (13)														E.T. This Week	
22 (22)														The Entertainers	
3 (3)	NCAA Basketball / SEC Championship Games (12:00)													Mad About You	Pensacola
8 (8)														News	Xena (23:35)
5 (5)	Golf / Classic (15:00)		A communiquer	NBC Nightly News	Dateline NBC			Cinéma / THE CLIENT (4) avec Brad Renfro, Susan Sarandon						Viper	
10 (10)														News	NY Wired
33 (33)	Jonathan Pond Special Event							Great Performances - Frank Sinatra		An Intimate Evening with Anne Murray				The Carpenters	
57 (57)	Love and Survival (14:00)		ITN Wrd Focus	Religion	Salimbanc	Cirque du Soleil	IPL Ntombi: An African Dance Celebration (20:40)	IPL Ntombi					Albany (23:10)	N.Y. Week	
MM (MM)	Fax	R.S.V.P.		MuchMegaHits	Combat des clips	Egos & Icons / Oasis	Fax			MuchMusic Countdown				MuchEast	
TSN (TSN)	World Cup Skiing	Golf / Senior PGA Tour Classic		Sportsdesk	Basketball / Finale féminine de basket universitaire			Rinkside	Be a Player!	Sportsdesk					

Classification des films: (1) Chef-d'œuvre — (2) Excellent — (3) Très bon — (4) Bon — (5) Passable — (6) Médiocre — (7) Minable

LE DEVOIR

Les Mardis verts

Construire écolo, c'est possible et de plus en plus, comme le montrent les conférenciers invités aux Mardis Verts. Cette série de conférences annuelles, organisée par le comité environnement et architecture de l'Ordre des architectes, se donne à 17h45 au pavillon Macdonald-Harrington de l'Université McGill, salle 212, les mardis 17 mars, 21 avril et 19 mai, et l'entrée est libre. Des solutions, des projets, des exemples, des idées.

Inter #69

Le dernier numéro de la revue *Inter Art Actuel* (et non *Interface* comme j'avais commis la bétise d'écrire, le 27 février dernier) est entièrement consacré à l'architecture de paysage, versant avant-garde. On y découvre des projets internationaux encore inédits comme l'étude de Rem Koolhaas sur la Chine — dans la région qu'il examine, les terrains de golf, paraît-il, remplacent les anciennes rizières par milliers de kilomètres carrés! — des plazas signées Martha Schwartz et aussi des projets locaux. Le contenu riche et dense de cette parution, rassemblé par Luc Lévesque, est un travail de titan, point tout à fait accessible aux non-initiés, mais qui méritait un prolongement. On se réjouit d'en voir exposées les plus belles images, à la toute nouvelle galerie qui se consacre à l'architecture et ses satellites, nommée 200 m², et située au 406 rue Sainte-Catherine Ouest, local 408.

Soyons écossais...

Il faut recommander *Charles Rennie Mackintosh: A Modern Man* (au CCA, aujourd'hui 20 h et demain 18 h). Ce film est une biographie belle et solide dans laquelle l'homme et son couple de légende nous sont aussi bien racontés que son œuvre y est bien filmée. L'an dernier, une monographie nouvelle paraissait, en anglais, chez Chronicle Books, *Mackintosh's Masterwork* par William Buchanan et al. pour examiner de plus près ce que l'on considère comme son chef-d'œuvre et comme l'annonce, dans le XIX^e siècle, de l'architecture du XX^e, soit l'Ecole des beaux-arts de Glasgow. Livre ou film, les deux valent le détour.



FORMES

SOPHIE GIRONNAY

Le réalisateur et producteur Michael Blackwood connaît tout plein d'anecdotes cocasses sur l'excentrique personnalité du génial Louis I. Kahn, «sans contredit l'un des trois ou quatre plus grands architectes de ce siècle. Des tas d'histoires circulent sur ses rapports avec les femmes, sur sa distraction, sur son goût de la conversation et son habitude curieuse d'appeler, la nuit, un certain chauffeur de taxi pour le simple plaisir de causer avec lui...»

Domage, rien ne transparaît de tout cela dans le film que Blackwood lui consacre et qu'on verra demain au Festival international des films sur l'art (au CCA, 16 h). Blackwood, qui a fondé sa maison de production en 1966 à New York et à qui l'on doit tant d'excellents films sur l'art et les architectes dont certains ne manquent pas de sel et d'irrévérence, a préféré, pour cette fois-ci, s'en tenir au ton officiel. «Aucun film, encore, ne faisait le bilan de l'œuvre complète de Louis Kahn, depuis sa mort en 1974, et c'est à cela que je me suis attaché, à réaliser un document qui manquait et me paraissait nécessaire.»

Comme une multitude de documentaires du même acabit, *Louis Kahn: Silence and Light* est constitué d'extraits de vieux films dans lesquels parle Louis Kahn lui-même, de visites guidées actuelles dans ses plus beaux édifices dont le parlement du Bangladesh à Dhaka, et d'entrevues avec ses amis, clients et collègues dont Robert Venturi, Denise Scott Brown, et Tadao Ando qui reconnaît à son enseignement et son influence, toujours grandissants, «un caractère universel qui traverse le temps et les modes».

Véritable gourou de la jeune génération, à partir de Princeton et de l'Université de Pennsylvanie où il enseignait, Kahn dut attendre l'âge de 50 ans pour recevoir ses premières commandes indépendantes. Ses réalisations étaient donc nourries par une réflexion profondément mûrie. Elles illuminent l'écran d'une lumière et d'une densité surréelles, sous la caméra sensuelle de Blackwood.

«En général, j'approche les bâtiments en me laissant guider par les architectes», explique-t-il, précisant que pour lui, le défi majeur, quand on veut tourner sur l'architecture, est de choisir un sujet «important, significatif. Par exemple, en ce moment, je fais un film sur l'Américain Steven Holl qui a 50 ans et qui est donc à mi-carrière. Plus tard, ce sera intéressant de disposer d'un témoignage sur cette période-là de son parcours.»

Le plus difficile «est de partir d'un bon concept, de savoir choisir les bâtiments. Et enfin de trouver le financement! La télévision publique n'est pas intéressée par un thème sérieux comme celui-là. Par une énième biographie de Marilyn Monroe oui. Mais Kahn n'est pas aussi sexy que d'autres sujets.»

Pas si sûr...

L'architecture, quel sujet parfait pour un film sur l'art, non? Faire courir, dans les espaces, la caméra et ses projecteurs, n'est-ce pas, au fond, la meilleure méthode pour

rendre sensible au spectateur le caractère d'un bâtiment? Sans parler du choc des personnalités, des enjeux multiples, des batailles sanglantes que recèle l'histoire de tant de constructions. Quelle mine pour les scénaristes! Et pourtant, l'architecture fait grise mine au 16^e FIFA. Du moins si on la compare au reste de la moisson 1998 qui apparaît plus que jamais audacieuse, musclée, burlesque, tragique, déroutante, bref vivante. Allez voir *Gilbert and George, Fluxus, Les Enfants du Refus Global* et même *Jean Cocteau, mensonges et vérités*, et vous rirez, pleurerez, serez secoué par une tempête d'émotions et d'idées.

Tandis que la douzaine de films proposés sur l'architecture (et *Histoires d'objets*, portant sur le design, un peu plus swingné) conservent ce ton ronflant, voire prétentieux, de l'exposé didactique. On s'instruit, on admire. Parfois, tout en restant très correctement politique, on a l'occasion de s'indigner (au pillage des temples d'Angkor, à l'incendie de La Fenice, au démantèlement de la Maison du Peuple de Victor Horta). Mais on demeure, studieux écolier, prisonnier dans ce qui paraît être le dernier bastion de la célébration compassée.

La montagne accoucha d'un éléphant rose

Nulle part, l'univers constipé de l'Architecture et de ses Grands, ce monde supranormal des clients millionnaires et de leurs bâtisseurs, n'est mieux rendu que dans ce qui devait être le film-événement du FIFA, du moins en architecture, le comique *Concert of Wills: Making the Getty Center* (au CCA, aujourd'hui samedi, 18 h). L'équipe qui nous a donné, l'an dernier, le si bouleversant *Umbrellas* (à propos de Christo et Jeanne-Claude), a filmé, pendant douze années, la construction du nouveau musée et centre d'études financé par la fondation Getty, depuis le choix du site, une montagne complète de Los Angeles, jusqu'à l'érection des six bâtiments par le «grand» Meier.

On voit comment la Fondation a engagé Richard Meier, célèbre dans le monde entier pour ses constructions modernisantes d'un blanc éclatant... pour lui imposer, par contrat, de ne surtout pas construire en blanc! On l'accablait en Italie pour choisir son travertin rose, «d'une certaine blancheur», se console-t-il. On voit un designer new-yorkais appelé comme médiateur à la rescousse, pour imposer le tapis dont Meier ne veut pas quand le directeur y tient mordicus... Et ainsi de suite.

L'édification d'un tel monument apparaît bientôt comme une succession de futilités réunions et de chicanes à propos de placards à balais et autres moulures, entre architectes, comités de citoyens, comité de design, directeur de musée et j'en passe. Le sourire, patient ou crispé, reste de rigueur en toutes circonstances, dans ce milieu de mâles têtus, tous blancs, tous sexagénaires, tous éminemment



Le parlement du Bangladesh

policiers — et tous vêtus de ce qui paraît être l'uniforme du décideur californien: bras de chemise immaculée et cravate. Dans cette atmosphère tendue à l'odeur d'orage, le «bullshit!» de l'artiste-paysager vient claquer comme un coup de tonnerre. Mais au bout du compte, l'entreprise se montre sous son vrai jour: il s'agit d'une conspiration, d'un système fermé, entre clients et architectes, pour se congratuler et se promouvoir entre gens de bonne compagnie, dans une danse d'egos qui monte en spirale vers des sommets de boursouflure.

Hélas, la faiblesse de conception d'ensemble de l'architecte n'a d'égal que le manque de goût architectural de ses clients. A moins que, moins doués que Michael Blackwood pour Louis Kahn, le trio de cinéastes Susan Froemke, Bob Eisenhardt et Albert Maysles n'ait pas su rendre justice aux bâtiments? S'il l'on en juge par leurs images, à défaut de pouvoir se rendre sur place, cette montagne de Los Angeles qui domine le Pacifique, Santa Monica, l'autoroute, semble désormais surmontée d'un énorme gâteau à la crème, fait de plusieurs morceaux à étages, lourdement orné de passerelles et coupé, en son milieu, d'un jardin quelque peu cucul, avec labyrinthe d'azalées sur plan d'eau.

Passer directement de ce grand final sirupeux au début du film sur Louis Kahn, qui nous promène sur la plaza centrale du Salk Institute à La Jolla, simple place uniforme tranchée d'un ruisseau coulant vers la mer, nous incite à pousser un ouf! C'est comme de fuir le Sacré-Cœur pour se retrouver à Notre-Dame. Heureusement pour Richard Meier, les deux films ne sont pas programmés à la même séance, car la comparaison est fatale pour lui. Richard Meier n'est pas Louis Kahn, et sa clientèle ou ses rapports de complicité avec elle, pas du même calibre non plus. D'où les limites de *Concert of Wills*, qui manque, comme son sujet, d'une vraie ligne de force. Il nous conduit, en fin de visionnement, à cette réaction fatale: «Tout ça pour ça? Bof...»



Getty Center

L'architecture en quête de cinéastes

FIFA

Le Salk Institute de La Jolla

IDM

Institut de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est
Marché Bonsecours (niveau 3)
Montréal (Québec)
Canada H2Y 1H2
Téléphone : (514) 866-2436
Télécopieur : (514) 866-0881
E-mail : idm@idm.qc.ca
Site web : http://www.idm.qc.ca

Invitation aux designers - Atelier sur le droit d'auteur et les marques de commerce

Suite à la conférence du 4 novembre dernier sur l'ensemble des aspects de la propriété intellectuelle et pour répondre à la demande, l'Institut de Design Montréal propose aux designers un atelier de trois heures qui portera spécifiquement sur le droit d'auteur et les marques de commerce.

Cet atelier est offert par Me Diane Bellavance, agent de marques de commerce de la firme d'avocats De Grandpré, Charette, Lévesque. Le nombre maximum de participants se limite à 12, pour que les personnes présentes puissent poser librement toutes les questions qui les préoccupent.

Quand?

Le mardi 31 mars 1998, de 18 h à 21 h

Où?

Salle de conférence de l'IDM au Marché Bonsecours 390 rue Saint-Paul Est, dans le Vieux-Montréal

Clientèle

L'atelier vise tous les professionnels du design ayant un intérêt pour ces deux types particuliers de propriété intellectuelle. Un autre séminaire sera offert ultérieurement pour les designers davantage concernés par les dessins industriels et les brevets.

Inscription 45 \$

Les inscriptions se font à l'avance, par téléphone, au (514) 866-2436, poste 28. Les places disponibles étant limitées,

elles sont attribuées selon la formule premier arrivé, premier servi. La réception du paiement confirme l'inscription.

Date limite pour le paiement : le vendredi 20 mars.

Nombre minimum d'inscriptions requises : 8

Politique d'annulation : seules les annulations reçues par télécopieur (866-0881) avant 17 h, le vendredi 27 mars seront remboursées.

Renseignements

Pour des renseignements supplémentaires sur le contenu de l'atelier ou pour vous y inscrire, veuillez communiquer avec l'Institut de Design Montréal : (514) 866-2436, poste 28.

Séminaires pour jeunes designers - Il reste encore quelques places pour les séminaires s'adressant aux diplômés universitaires récents en design (1995 à 1998) : **Rudiments du lancement d'une entreprise**, samedi et dimanche, 25 et 26 avril, de 9 h à 17 h - **Marketing**, samedi 9 mai, de 9 h à 17 h - **Propriété intellectuelle**, mercredi 6 mai, de 18 h à 21 h. Renseignements : (514) 866-2436, poste 28

Galerie

OBJETS DESIGN... POUR VOUS!

Du lundi au samedi : 11 h à 18 h
Dimanche : 11 h à 17 h